Serge Fisette

Un été par la suite

Avec trois photographies de Mathieu Beauséjour

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Portrait de Serge Fisette par Alain-Marie Tremblay.

À J. L.
pour faveurs obtenues avec...
promesse de publier.

Si j'écris, je manque à quelqu'un.

Marguerite Duras

Près du bleu, de tout ce bleu où mer
et monde s'engouffrent dans les mots.

Denise Desautels

JE VOUS ÉCRIS, Yann Andréa, comme vous l'avez fait à Marguerite Duras. Des lettres que vous lui envoyez durant des mois, des années jusqu'au jour où elle dit : venez ! Reprendre le geste, continuer la *folie de l'écrit**, cela qui serait cérémonial. Le désir irrépressible, une émanation issue de l'*ombre profonde*.

* Les mots en italique sont de Marguerite Duras ou de Yann Andréa.

Le Sud, la mer. Dans mes bagages, j'ai apporté votre livre, *Cet amour-là*. Vous y racontez la démesure de votre histoire avec elle. Avidement j'y entre pour en savoir plus sur ce mystère vous entourant. Après le bouquin de Laure Adler et ceux de tant d'autres, voici le vôtre aujourd'hui, comme une grâce.

Une ville, Montréal, la bibliothèque du quartier Plateau Mont-Royal. J'arpente les allées. Parmi les livres passés en revue, une couverture bleutée, votre nom et le titre en lettres rouges. L'extraire du rayon, le prendre avec moi pour le Sud, la mer.

Plus tard, sous les cocotiers filiformes, j'ouvre le livre. Bien sûr, je connais déjà des pans de votre existence avec Duras : la rencontre de *L'Été 80,* où elle rédige des chroniques hebdomadaires pour *Libération ;* le parapluie ridicule que vous traînez ce jour-là, *une sorte de parasol chinois en toile vernissée*. Mais cette fois, Yann, c'est vous qui parlez. Après des années de mutisme, vous dites l'événement d'elle, l'union impossible.

Duras, je l'ai beaucoup lue, beaucoup lu sur elle. Depuis *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Depuis, impossible de m'arrêter, une soif intarissable – pour vous, le premier a été *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, vous en faites mention quelque part. Après, rien n'a plus été pareil. Je devais affronter ce qui s'est infiltré, cette présence qui couve en moi.

Le besoin d'un déclencheur afin d'exsuder cette accumulation, ce surcroît, faire éclater le silence. Vous êtes arrivé, Yann, ce fil cherché depuis si longtemps, enfermé dans le labyrinthe. Vous ouvrez la brèche par laquelle me glisser, me hisser. Les mots, tendre vers eux sans relâche, mille tentatives plus tard. Que vous et Duras, et moi écrivant. Trio infernal. Relire *Moderato Cantabile*, *Le Marin de Gibraltar*. Ne garder que ses titres et les vôtres. Sauf peut-être ceux-là de Virgil Gheorghiu, des pages considérables. Un intermède uniquement quand il y en aura marre de vous deux. Fuir, doser le trop-plein, comme vous le faisiez dans un hôtel près de la gare d'Austerlitz. Quelques jours de répit : sortir de la domination.

Puis poursuivre l'intrigue, le triangle, m'ingénier à fabriquer cet amour fou par la volonté de l'écriture. Malgré le corps enseveli de Duras dans la terre parisienne. Malgré ce dénommé Frédéric, cet amant que vous avez eu, dont certains ont parlé. Qui n'existe pas, pas vraiment, n'est-ce pas ? M'adonner à cette passion, l'échafauder jusque dans l'irraisonné.

L'heure a sonné, mon heure. Me voici sur le balcon de Lahore, je pénètre dans la salle de bal. Déjà, il y a Anne-Marie Stretter, le Vice-consul. C'est la nuit, la chaleur, l'ambassade de France à Calcutta, la musique, un tango. Je suis l'invité inattendu, surgi de nulle part, de la noirceur. Je franchis les portes de la véranda, indistinct parmi la foule. Un visage se tourne dans ma direction, un regard, tandis que le tango toujours, de Carlos d'Alessio. J'avance à pas feutrés, *slowly*, *slowly*. L'écran se brise comme après un choc violent, sur lequel je bute depuis des années, m'y fracasse le corps, la tête entre les mains. Enfin sortir de mes gonds.

La mer pour un autre jour, et le bleu. Un cahier d'écolier – aussi de bleu ligné – acheté dans une boutique près de l'hôtel. Du papier qu'il fallait trouver de toute urgence pour commencer à vous écrire durant ces vacances inoubliables, celles de la confluence. Je suis *L'Homme atlantique* dans une petite ville du Mexique, une baie, le paysage de la mer cerclé de montagnes, lambeaux de murs fracassés, vestiges. De la terrasse ombragée, je devine l'enfant aux yeux gris là-bas, près du quai, gris *comme l'orage, la pierre, le ciel du Nord*.

J'imagine Trouville, avec ce ciel qui s'éternise, couleur marine. Pour moi, toutes les mers c'est Duras dorénavant. Et vous, avec ce livre que vous avez fait. Le saisissement, en ce mois de mars, après tant d'années, prostré, une plume dans la main. L'encre s'efface au fur et à mesure. Je reprends sans cesse les mêmes mots, les mêmes phrases, persiste malgré tout dans cette tâche sisyphienne. Puis votre arrivée : cèdent les remparts, advient une éclaircie.

Vous écrire, Yann, en aparté. Faire écho au geste que vous faisiez, rue Dauphine, moi maintenant, rue Saint-Denis. Une résonance outre-mer, insensée. Puisqu'*il n'y a pas de dernier mot. On peut en ajouter*

un autre... Il suffit de s'y mettre, à la table, rien penser. Non pas une lettre qui vous serait envoyée, un texte plutôt, enclenché par vous. Ce *presque écrit* rendu possible, le vacarme des mots enfin consignés sur le papier. *Il suffit de s'y mettre, à la table*. L'exigence de le faire, extirper de soi...

Un dîner chez des amis, une poète, l'amie D. Je parle de vous – ne taris pas d'éloges – de votre bouquin qu'ils n'ont pas lu. Cependant ils savent. À des milliers de kilomètres, vous êtes connu grâce à Duras qui vous a nommé. Par-delà les distances vous êtes, les océans. Ils annoncent qu'un film vient de sortir à Paris. Des gens l'ont vu, sur vous et elle. Elle, c'est Jeanne Moreau dans le film. On continue de parler, ça n'en finit pas.

La poète dit :

— Duras certes, mais *Les Fruits d'or* de Nathalie Sarraute...

Elle se lève, me remet un exemplaire. Elle dit :

— La communauté est toute petite, même en France, même à Paris, tout le monde se connaît.

La communauté de l'écrit dépasse toutes les mers. Vous êtes avec nous à ce dîner, le don d'ubiquité, vous êtes *mondial, planétaire*. Vous vous rappelez ces paroles de Duras ?

Le repas toujours, avec vous devenu légendaire.

Je dis :

— J'ai besoin d'être nommé, comme Yann Andréa Steiner l'a été par Duras.

La poète dit :

— Serge M. Qu'en pensez-vous ?

J'aime la sonorité, l'ambiguïté. Serge... aime ! Me voici désigné, un baptême, un soir de printemps, introduit dans la corporation. Fort de cette identité nouvelle, revenir vers vous. Quotidiennement. Tel qu'on le ferait dans un journal intime, le déroulement interminable, avec l'émotion sous-jacente, sans laquelle c'est peine perdue. Celle de vous dire comme si vous étiez tout près, parce que je sais que, ça, vous pouvez le faire : seize ans avec Duras, l'écoute, la longueur des jours. Déployer cette même patience par petites doses, chaque fois de plus en plus m'approcher. Le texte s'épuise et reprend, se rompt, repart. Ne pas lâcher prise, la cadence, les mots alignés. Ainsi je vous nomme, Yann, vous confère cette réalité en filigrane. De même pour moi, cela devient une façon d'exister.

Un carré de sable jadis, l'enfance, les années cinquante, la rive sud du fleuve, une ville, une paroisse nommée Saint-Maxime, une rue dans la paroisse, une adresse : 257. Le lieu et le moment du garçon que j'ai été. Avec cet espace délimité dans la cour, fabriqué par le père. J'y invente l'infini, je m'invente. Ce pourrait être l'Indochine, S. Thala. Ou le bonheur. Du merveilleux sorti des doigts, du temps lisse, suspendu, à l'ombre de la maison l'après-midi. Paradis perdu que je n'ai cessé de rechercher, l'innocence peut-être, la plénitude. Retrouver l'enfant immense et sa création, immense aussi, dans chaque attitude depuis lors, les abandons, les amours avortées. Tenter la réminiscence, recréer ces instants, en ressentir la limpidité de nouveau. Là où longe une rangée de pivoines, rondes, épanouies, ployant sous leur poids de tant de blancheur et de parfum exhalé, délicat dans l'air. L'enfant reste vivant, absorbé dans son idée, penché sur son ouvrage, des dizaines d'années plus tard, les mots dans les mains.

Essayer malgré l'esseulement, à cause de cela sans doute, pesant sur l'âme, le corps. Sur les mots mêmes, terrés sous une masse. L'extraction, l'arrachement pour qu'un moment arrive du délié. Le temps oublieux de l'écrit, celui où vous êtes, je le suppose, dans cette chambre *ouverte sur le jardin, au bord du fleuve qui traverse l'Île-de-France*. Moi pareillement en cette île d'Amérique, présumant que vous comprenez cet écrasement des jours, de certains jours. Et qu'il faut y aller chercher ce qui se dérobe.

Avril. Anniversaire de la disparition du père. Je me souviens : la crémation, les cendres, le cimetière Notre-Dame-des-Neiges, le trou dans la terre. Une autre image se superpose aussitôt : ce soir de maltraitance, la violence inouïe. Briser ainsi l'enfance des autres. Le père lève la main rageuse et frappe, frappe, malgré les larmes qui jaillissent, les hurlements. Un petit corps sans défense, plié en deux, terrorisé. Courir autour de la table, s'enfuir, s'effondrer sur le plancher, les spasmes, les convulsions. Comment, fils prodigue, rentrer de cet exil ? Quel bercail retrouver suite à pareille blessure ? Je ne sais pas, ne sais pas dire l'amour-haine du père, paradoxal, son ampleur. Les mots ne se manifestent pas, se figent. Le duel, depuis lors, du garçon abusé, et de l'homme devenu.

Sortir de l'impasse, quitter la montagne, le cimetière où se glacent les mots. Redescendre vers vous, Yann, reprendre la voie et la vie du texte. L'entreprise. Considérer ce matin clair, ce ciel. Poser la plume un instant, contempler le bleu étale, strié par les lattes verticales du store. Jusqu'à l'amnésie du père dans l'urne funéraire, et de l'enfance par lui dévastée. Funèbre. Redémarrer les mots en forme de lettre, qui ne vous sera pas expédiée : une missive dédiée plutôt, ou adressée *in abstentia*. Une complicité instaurée sans vraiment savoir ni comprendre. Simplement obéir à cette force, poursuivre l'incursion dans le cahier spiralé, retourner au temps de l'école : les lettres formées studieusement, les balbutiements, élève balourd et fougueux à la fois. Une première maîtresse d'école avec un drôle de nom, sœur Marie-Alcibiade, dont le souvenir reste impérissable, surtout la douceur par elle déployée.

Aujourd'hui cette autre maîtresse, Duras, que vous avez connue, vous a intimé l'ordre d'écrire coûte que coûte. J'entre dans ce sillage avec rien d'autre que l'impérieuse nécessité. Quitte à faire du Duras comme tant d'autres, du sous-Duras à vrai dire. J'appréhende les reproches ici et là fusant. Malgré tout m'acharner, passer par ce... purgatoire durassien, soumis à son emprise. Comme vous l'avez fait, docile, servile peut-être. Le prix à payer pour apprendre lorsqu'on se retrouve, écolier frémissant, penché sur le pupitre de la classe de première année de l'école des sœurs Jésus-Marie, où survient l'écriture, ce bouleversement. Ensuite Lola Valérie Stein, en être secoué à s'annihiler, à se réduire en miettes. Tout dévorer, subjugué, frénétique, tout Duras, le mentor. Adhésion sans condition, irrépressible puissance de cet appel. Partir de là, du degré zéro de l'écriture, ne rien pouvoir réfréner de cette agitation. Assuré, ce faisant, de remonter au nœud embryonnaire. La passion corps et âme, la condition *sine qua non* du texte possible.

Ainsi renaître de la meurtrissure infligée par le père, en ces temps de noirceur, de barbarie. Ainsi l'enfantement parallèle...

Voilà l'histoire, Yann, un début du moins, une affaire de nomination. Créer cette connivence secrète, faire de vous un motif récurrent dans la trame du récit, presque tangible. En même temps, de pages en pages, chercher à me libérer de la sujétion idolâtre, me défaire de l'influence, trouver *ma* voie dans ces broussailles.

J'ai vu le film, Jeanne Moreau en Duras vieillie, l'appartement de Trouville-sur-Mer et celui de la rue Saint-Benoît, la maison de Neauphle-le-Château. Les lieux ont défilé sur l'écran, les objets, la machine à écrire, la table de travail, les virées en voiture. Et les chansons *La Vie en rose, Capri, c'est fini*. Ces choses d'elle et de vous imagées.

Tandis que le livre de Sarraute...

RÉITÉRER, Yann, après une longue absence, le geste de vous écrire, à vous qui êtes le... prétexte du texte. De l'espace et du temps indispensables afin de décanter, laisser reposer. Puis le retour, sans idée ni pensée préconçues, s'asseoir à la table, désarrimer, taper le premier mot sur le clavier, à bout de bras, le voir apparaître sur l'écran de l'ordinateur. Reprendre l'exploration, dans l'incertitude continûment, l'instauration d'un périple inventé, la juxtaposition des mots, inédite à ce jour. Échafauder un espace de chaleur, de proximité où vous êtes convié, une fraternité pour tout dire. Un texte qui n'existerait pas sans vous – tels les vôtres sans Duras – qui, un jour, pourrait devenir un livre.

Rappel, autrefois. Vous ne connaissez pas Duras lors de ce débat au cinéma Lux, suite à la projection de *India Song*. Après, vous allez avec elle *dans un bar avec les jeunes agrégatifs de philosophie dont vous faisiez partie*. Vous commencez l'envoi des lettres. Pas de réponse, rien. Puis le coup de téléphone, votre voix qui est *incroyable de douceur, légèrement altérée comme par la peur*.

Ce récit pareillement est adressé à un inconnu par un inconnu. À la différence qu'aucune sonnerie ne retentira jamais, ni quelque récepteur dans la main, ni le son d'une voix. Il est ici question de détournement. C'est par de l'interposé que la connexion a lieu : un rendez-vous mystérieux dans l'aire de l'écrit. Dévoiler ce qui se dissimule, avec des gestes opiniâtres et fragiles, de l'informe extraire la substance. Ne rien raconter, écrire *comme on dessine sur le givre* (Louis Aragon).

La séduction. Écrire en vue de vous séduire, me faire aimer de vous. À cause de cet acte que vous avez posé de surgir, inopiné, dans la vie de Duras, contre toute attente.

Pour ça surtout écrire : l'éventualité d'un jeune homme qui surviendrait dans ma vie, un Yann Andréa deuxième qui serait dans la lecture du texte, admiratif. Vous vous souvenez, Duras en parlait de la fascination que l'écrivain provoque chez l'autre, le liseur, l'aura dont il fait l'objet, le culte parfois.

Voici révélée la clé du récit, adressé en vérité à un sosie de vous. Celui-là que vous avez été dans une petite ville de province, glorificateur d'elle, ébloui. L'appartement que vous partagez, modeste, des bouquins répandus partout, *Les Petits Chevaux* parmi eux. De même ce jeune homme habiterait un petit appartement de Venise-en-Québec ou de Rivière-Éternité. De l'Isle-aux-Allumettes peut-être. Il serait dans la fascination, se mettrait à écrire sur des bouts de papier, aurait le courage de les envoyer, audacieux, rue Saint-Denis.

Car la seule séduction possible dorénavant, c'est celle des mots, tandis que le corps, la beauté...

Une femme est assise sur un banc devant la maison, l'habitation pour personnes âgées. Jusqu'à la fin de la vie. Un sourire, triste, flotte sur son visage. Elle est dans la coquetterie avec cette robe claire à fleurs, ce foulard. Ce parfum. Le soleil sur elle, d'un jaune doré. Elle attend une voiture, celle des enfants, qui vient la prendre pour une sortie au restaurant. Les mains posées sur les genoux, immobile sous les branches de lilas. De loin, dans cette lumière couchante, on dirait une femme jeune qui aurait gardé la beauté d'avant les ravages du temps, impardonnables. La chevelure blonde, une délicatesse des traits, une certaine grâce dans le maintien. Et cette tenue soignée, ce chic des vêtements colorés. Elle se remémore l'époque de la maisonnée grouillante, se revoit courbée sur son ouvrage, cette machine – le moulin à coudre, comme on disait. À confectionner des jupes, des manteaux, ou les retoucher car la famille n'est pas dans la richesse, humble, ouvrière. La robe-sirène précisément, elle s'en souvient, bleu pâle avec un large col, moulante sur son jeune corps. La rondeur des hanches et des seins, l'ardeur. Et sa beauté, elle en a la mémoire, aujourd'hui sur ce banc.

Aujourd'hui sur le motif imprimé du tissu, les mains calleuses. Elle ne les regarde plus, les oublie. Ces mains qui ont travaillé et cousu et cuisiné et récuré et soigné et caressé, bienveillantes, le mari, la marmaille. La succession des jours. La beauté fuyante, et la jeunesse enfuie qu'il faut maintenir, comme jadis rajeunir une veste, rafraîchir un blouson – faire du neuf avec du vieux, disait-on. Comme si toute sa vie, elle le découvre à cet instant, elle n'avait fait que ce travail acharné sur le temps acharné. Ne pas baisser les bras, rester attentive, malgré certains soirs quand on est désemparé de tout.

De la voiture avec les sœurs, j'aperçois la mère, veuve. Soudain, elle reconnaît les enfants, détourne la tête...

Je vois mon corps à la dérive, le vieillissement, la... *maladie de l'âge* (Monique Bosco). Subsistent un carré de sable ancien, une machine à coudre. Et le récit à poursuivre afin de rejoindre un admirateur dans son lointain village, le couplement. Chaque jour jeter du lest, être dans la bravoure, prélever des traces les unes après les autres, les muer en mots. Infiltrer le temps, le traquer, ses circonvolutions, ses retranchements, pour peut-être atteindre la *mémoire primordiale*. Faire œuvre de ça avec vous, *l'ami de plume*. Tourner et retourner, infatigable, les mots.

Un domaine au pied d'une montagne, l'été finissant. Une parenthèse loin de la ville pour être dans l'absolu du texte. Le lieu est étrange, au milieu de nulle part, abritant quelque repaire caché, sans femmes ni enfants. Que des gars installés dans des tentes ou des maisonnettes réparties çà et là, à l'abri des indiscrets. Des hommes de tous âges, une confrérie. J'ai loué un chalet durant quelques jours. Vous pourriez être là également, l'un d'entre eux parmi le clan, même si, dans le film, les livres, vous ne faites pas mention de cette... question, l'éludez. Mais ces jeunes serveurs amidonnés des stations balnéaires, j'en ai entendu parler, vos randonnées *dans les parcs et les bars des grands hôtels du Mont-Canisy à la recherche des beaux barmans de Buenos-Aires et de Santiago engagés pour l'été*. Vous restez silencieux là-dessus, un désaveu de votre part, une lâcheté peut-être.

À première vue, l'endroit pourrait ressembler à n'importe quel autre, hormis cette seule présence d'hommes déambulant, les affichettes à l'entrée des maisons : Marcel et Roger, Chez Roland et Mario. Les autocollants emblématiques aux couleurs de l'arc-en-ciel, les balcons fleuris de trop d'abondance. Je m'y terre avec, au fond de la tête, la seule idée du récit, délirante. À l'écart, où voltigent de-ci de-là, blancs et jaunes, légers, des papillons. *Des journées entières dans les arbres*. Et l'étonnement aussi vif de ma rencontre avec vous, océane, du chemin méandreux dégagé depuis lors, jusqu'en cette vallée.

À la nuit tombée, ça grouille de rôdeurs sans visages, aux abois, cherchant une proie qui assouvirait la libido. Émoustillées, des silhouettes scrutent le noir de la nuit, le bruit des pas. Des corps nus à proximité, fiévreux, luxurieux. Rituels nocturnes, ces zones d'avant le temps policé, civilisé, l'animalité.

Voilà ce que je veux retrouver ici : la tentation inassouvie du texte, l'hallucination, la brûlure. Rester à l'affût, remonter à contre-courant et effleurer parfois le commencement, un certain commencement des choses, de la vie. Dès lors...

Dès lors *réitérer*, Yann, après une longue absence, le geste de vous écrire. Et celui d'écrire le geste.

Le soleil sur les arbres dessine des taches mouvantes au sol. Dans le chalet, la table est entourée de

fenêtres donnant sur le paysage, les îlots ombragés disséminés à travers le gazon, la route de terre grise où circulent des gens. Des hommes, immuablement, avec des chiens en laisse parfois.

Ainsi s'amorce le texte aujourd'hui, avec ce jeu d'ombres et de lumières matineuses. Les agitations de la nuit se sont dissipées jusqu'au prochain soir. Maintenant, un soleil fragmenté, un chant d'oiseau lointain, un couple de sauterelles, un papillon. Ocre cette fois. Cela au-dehors, aperçu à travers la vitre, est enfermé dans le texte désormais. Et cette beauté des alentours, cette splendeur, je ne parviens pas à les quitter pour ailleurs m'en aller, vers les souvenirs, la mémoire. Je reste là, le coude appuyé sur la table, le menton dans la paume de la main, à regarder ce qui me rentre par les yeux, les oreilles. Comme s'il fallait suspendre cet instant, inoubliable, le préserver ; m'attacher au roucoulement délicat, aux frémissements sous les feuillages, les consigner. La traduction des mots. Resserrer l'étau, l'étreinte.

Ou rester impuissant parfois, enferré. Sans crainte, ne rien faire, attendre que passe le creux, malgré tout confiant. Me plier au rythme de l'écriture, à ses humeurs. La disponibilité. Celle que vous avez eue avec Duras, toutes ces années – les dernières de sa vie – qu'on pourrait dire d'abnégation. Afin qu'existe son écriture, et la vôtre. Ne plus pouvoir agir autrement, ne plus reporter à plus tard, car vivre en marge du texte, en marge de soi, devient intenable. Intenable le carton rempli à ras bord de cahiers, de récits disloqués. Cet inachevé, empilé depuis des lustres, ne peut plus durer.

Il aura fallu ce livre que vous avez fait dans la douleur d'elle, l'extinction. Votre histoire racontée, sa vérité, ses mensonges, à la fois vécue et inventée. L'imbrication de l'une dans l'autre : l'invention et la vie. De la vie trafiquée par les mots, elle qui n'en a cure d'être couchée sur du papier, systématiquement se défile. On essaie tout de même. *Il suffit de s'y mettre...*

Il y a plusieurs années, les réjouissances de Noël. La table déborde de victuailles – du bon manger, disait-on. Aux extrémités, le père et la mère à leur place assignée, entourés des enfants, des épouses, des maris. L'atmosphère joyeuse est animée, on rit de bon cœur, on lève son verre. Après les desserts, le café, voici le temps de desservir. Les hommes, repus, passent au salon pour une partie de hockey à la télévision. Les femmes s'affairent à ranger, vider les chaudrons, remplir le lave-vaisselle. Puis, elles se rassoient autour de la table, reprennent du café et parlent entre elles.

Je suis au milieu du couloir, cet entre-deux qui va de la cuisine au salon. Je regarde, d'un côté, les hommes rivés au téléviseur, un match de sport qui ne m'intéresse pas ; de l'autre, les femmes qui jasent. Où aller, avec eux, avec elles ? Je ne bouge pas, les bras le long du corps. Soudain je vois la place que j'occupe : un lieu de passage, déraciné, ce soir de Noël, la singularité, la divergence. Déjà au collège...

Mais cela est une autre histoire. Aujourd'hui, c'est celle-ci qui refait surface et se donne à écrire. Que vous comprenez à coup sûr, Yann, d'après ce que je sais de vous, ce que je suppose. Ce que j'invente également, animé d'une foi aveuglante. Malgré le délire du projet et le *doute abominable* qui s'abat. Le découragement, comme à cet instant, de l'inutilité de tout ce que je bâtis d'arrache-pied jour après jour. Ça n'a aucun sens, *nul, double zéro.* De toutes façons, je n'ai pas de nom, pas d'inscription dans la communauté. Ne suis pas précédé comme vous l'avez été, annoncé, le sillage de personne, aucune Duras avant moi. Alors... Alors relever la tête et regarder cette brise fabuleuse qui agite les arbres. Ne plus penser, revoir le papillon virevoltant, son aisance. Loin de vous, le temps qu'il faut pour ne plus m'attrister du texte en panne. Passer le reste de la journée à vaquer à autre chose, nager à la piscine, admirer les jardins paysagers, boire des bières au bar avec les gars, parler de tout et de rien en apparence, des banalités. Oublier l'absurdité ressentie, le sentiment d'échec. Le soir, replonger dans *Cet amour-là*, faire le plein, me refaire à l'idée de l'écrit.

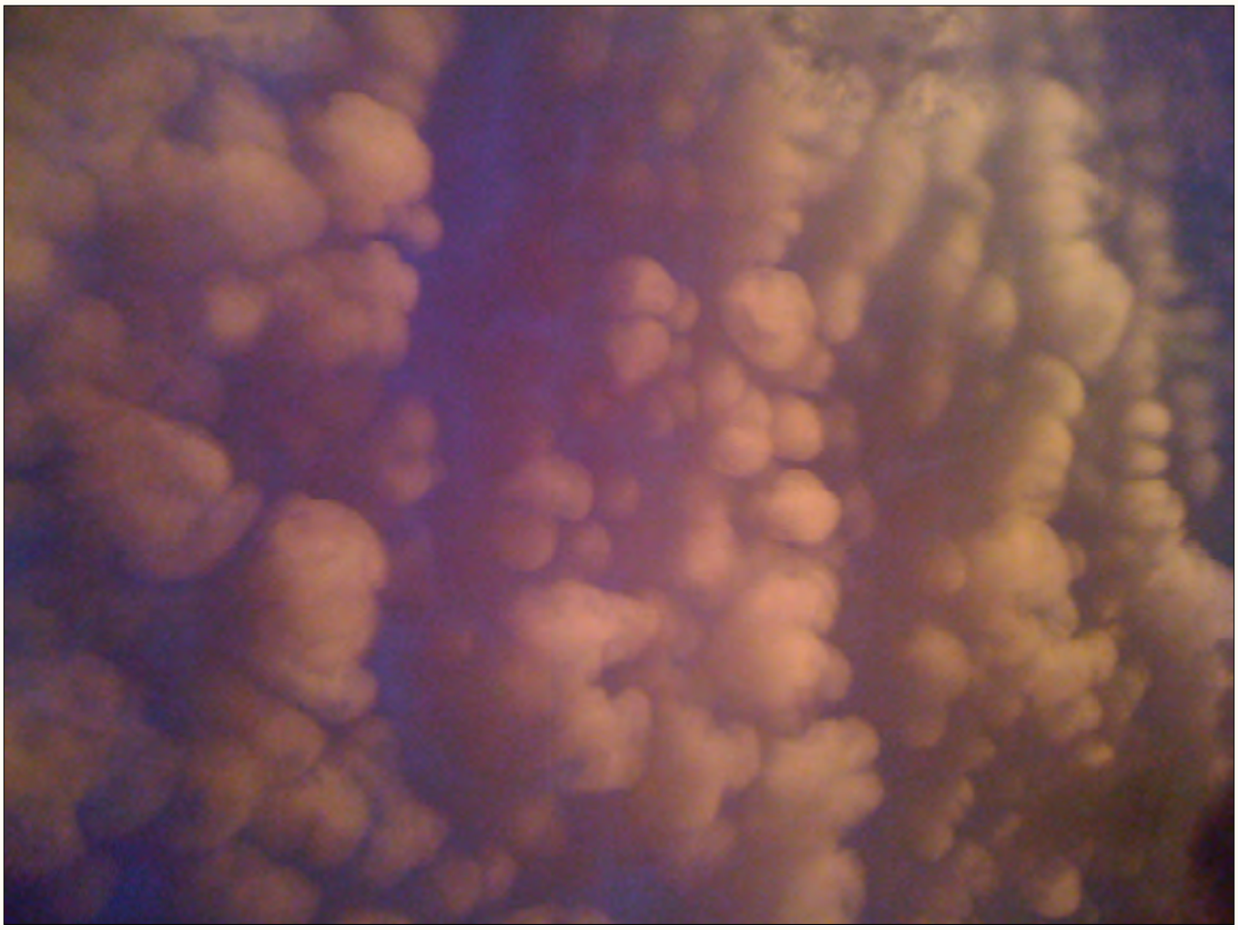
Le lendemain, entrouvrir les yeux, les refermer aussitôt, songer au texte qu'il faut continuer. Enfin me lever, voir au-dehors le temps qu'il fait, le cahier ouvert sur la table avec les mots restés en plan au beau milieu de la page. Le vide blanc. Observer le vent et m'inspirer des secousses dans les bouleaux. Car c'est un autre jour et le texte ne peut finir ainsi, ne sera pas enfoui avec les autres dans le carton-cercueil, honteux, mort-né. Non. Secouer les mots, leur brasser la cage sans ménagement, qu'ils s'activent, sortent de leur torpeur. Tenir la promesse parce que l'effondrement, tout le monde le connaît. Vous en parlez, celui de Duras qui lui tombe dessus sans crier gare. Il faut sortir *manu militari,* quitter la pièce, *on étouffe ici.* Prendre la voiture, rouler, chanter à tue-tête des rengaines, des Blue Moon. Les lumières du Havre, *si belles qu'il n'y a pas de mots pour le dire, il faut laisser faire, ne pas insister, ces reflets dans l'eau, cette beauté, ce n'est pas la peine.* Et Orly, des kilomètres de route. Bon, c'est terminé. Rentrer tout de suite, *ça presse.* Il y a un livre qui ne peut plus attendre. L'histoire continue, la dictée, la machine à écrire, la frénésie.

Le début de l'été, la fin des classes pour les enfants. Ils sont fébriles, ce dimanche après la messe, celle très tôt de 7 heures. Le départ pour les grandes vacances aux États-Unis, un terrain de camping à Plattsburg, durant tout un mois. Le père a emprunté une camionnette, on y engouffre le matériel : les lits de camp confectionnés par lui, le père, l'armoire pour la vaisselle, les ustensiles, la glacière qu'on enfouira dans le sable afin de garder les aliments au frais, les vêtements, la literie. Et les enfants parqués à l'arrière sur des chaises pliantes.

En route, la mère entonne des chansons qu'ils reprennent en chœur. On s'amuse, on joue aux devinettes jusqu'à l'approche des douanes – les lignes, disait-on. Là, tout le monde se tait, c'est sérieux, le père s'adresse en anglais au douanier : *yes, all Canadians... my family... the camping...* Ce dernier jette un coup d'œil à l'intérieur et, à voir ce fatras, sourit et fait signe de passer. Recommencent de plus belle, sur le *highway*, les taquineries, les gamineries. Enfin la clôture de bois rond marquant l'entrée du site. On stationne près de l'*office*, on donne son nom. Il faut patienter, attendre qu'un terrain se libère. Les enfants ont faim. La mère sort les sandwiches au *kam* préparés à l'aube, les *liqueurs*. C'est leur tour, on leur assigne un lot, le 17, au bout du chemin.

Le chiffre, ce jour-là, s'inscrira dans leur mémoire. Longtemps après ils en reparleront de ce premier terrain des vacances américaines. On s'affaire à monter la tente, installer les pénates. Le site est formidable, des collines sablonneuses, des pins géants, centenaires certainement. Le lac tout près, sa plage de sable fin, presque blanc. Le père reprend la route, ramener le véhicule ; il reviendra le lendemain par autobus. L'été commence pour eux, *la comédie de l'été*. La baignade, les camaraderies, le marchand de crème glacée dont ils surveillent la voiture, assis côte à côte à la table de pique-nique. Ils courent à son arrivée, à toutes jambes, *ice cream chocolate, please !* Soir tendre autour d'un feu à l'odeur de pin, les guimauves calcinées, les feuilles mortes qui provoquent une fumée plus dense. On tousse devant cette colonne sombre s'élevant dans le ciel, tel un message lancé aux Iroquois de toute l'Amérique. Ces étés, les enfants ne les oublieront pas de sitôt, jamais de la vie, comme si c'était hier.

Cette évocation du passé, Yann, j'ai les larmes aux yeux en vous la rapportant, la gorge nouée. À ne pas me retenir, je me mettrais à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Non pas de chagrin, mais parce que l'enfance ne nous lâche pas, immuable, attend d'être revisitée, un jour comme ça, comme un autre, d'être prise dans nos bras, dans les mots, et qu'elle nous chavire, nous brise le cœur. Les étés de plage et de lac Champlain, de jeux de piste et de drapeau, de baseball et de *branch & branch*. Ou un carré de sable dans la cour, jadis.



Les images « sans titre » sont de Mathieu Beauséjour pour qui « l'idée de la quête, de la recherche (de soi, de l'autre) passe par la lumière ». Photographies numériques, 2010 ; dimensions variables.

Délaisser l'enfant recroquevillé, déguerpir. Avoir vingt ans, lever les voiles, quitter la famille, le pays, à la découverte du monde... C'est ainsi que les faits se sont déroulés, Yann. À l'époque, vous étiez un adolescent, dans les Yvelines.

Juillet. Sac au dos, je fais du stop sur le bord de la route : destination Baie-Comeau. Une place retenue sur un cargo de marchandises, dix passagers seulement qui s'en vont dans l'aventure de leur jeunesse. Deux semaines à voguer au centre de nulle part, de l'eau et du ciel, du bleu qui se touche lointainement. Des journées à disputer des parties de ping-pong avec les matelots, fabriquer des cerfs-volants, rédiger des messages et lancer des bouteilles à la mer. Puis les côtes, un port, Bari, le sud de l'Italie. Les palmiers, les premiers de ma vie ! Le parfum sucré des lauriers en fleurs, rouges, roses, les oliveraies à perte de vue, à couper le souffle. L'homme du Nord a franchi l'océan.

La route de nouveau, l'attente. Une voiture s'arrête, je monte. Un prêtre novice dans un village, bon Samaritain, m'invite à déjeuner au presbytère, en compagnie du vieux curé. Nous convenons que je prétendrai être un jeune séminariste, du Canada. Mais je reste bouche bée lorsque vient l'heure de réciter le bénédicité en... latin, baisse le front, en apparence dans le recueillement, marmonnant plutôt quelque divine invocation.

La nuit à la belle étoile. Puis la route sous un soleil de plomb, des heures interminables, la fatigue. Les autos défilent sans arrêt, sans s'arrêter. Une enfin, à quelques mètres, je prends mon sac, cours, arrive à sa hauteur, côté passager. L'homme me regarde, baisse la vitre et me crache au visage. La voiture repart en trombe sur l'autoroute. Je reste là, estomaqué.

Un autre jour, un couple m'offre son pique-nique. Un nomade dans la laideur, dans la beauté. Je découvre ce que j'ai voulu, le vaste monde, sa misère et sa grandeur. J'ai vingt ans, j'apprends, parfois à mes dépens.

Rome, les sept collines, la Ville Éternelle ! Me reviennent à l'esprit les études classiques, Pompée et le triumvirat, les versions latines, *Quousque*

tandem abutere (Cicéron)... Ce premier soir, je suis à la périphérie de la cité, un campement avec d'autres jeunes. On nous fournit une tente, une couverture. Tôt le lendemain, je me tiens à l'arrêt des bus qui vont vers le centre-ville, monte dans le premier venu. Une heure plus tard, je descends, ne sais pas où exactement. Une place publique, vaste, avec des arches, une fontaine. Je m'assois au bord de la fontaine, observe les alentours, les commerçants qui ouvrent leur boutique, les gens qui rentrent au travail, les Romains. Je remarque un kiosque de l'autre côté de la rue, un marchand de journaux. J'ai l'idée d'acheter un guide touristique. De retour à ma place, je commence à feuilleter le livre, chercher des adresses d'auberges de jeunesse. Autour de moi la circulation est dense, un flot incessant. Une automobile ralentit...

Cette voiture, Yann, qui freine, va transformer ma vie, lui faire prendre un tournant décisif. Une histoire inimaginable, abracadabrante, de celles qu'on voit dans les romans, les films. Me remémorant l'incident des années plus tard, je songerai que le destin, à ce moment-là, a choisi de me prendre en main, me mener là-bas, plus loin, là où il fallait, moi le déraciné, *L'homme assis dans le couloir* qui a largué les amarres. La destinée est à l'œuvre, avec ses desseins impénétrables, près d'une fontaine, celle-là précisément, dans Rome qui en compte des centaines, des milliers. Elle va me conduire, cette main, chez vous directement, en *douce France* (Charles Trenet). Mais avant d'y parvenir, je devrai me départir de tout, vivre le plus grand dénuement : tout perdre pour tout gagner. Passer d'abord par ce traquenard dans lequel je serai entraîné, une affaire rocambolesque dans laquelle je laisserai tout mon avoir.

Le soir même, je prendrai le train et quitterai l'Italie. D'une ville à l'autre, je frapperai aux portes à la recherche d'un travail. On m'ouvrira, me recevra, de Cannes à Nice, de Montpellier à Vaison-la-Romaine. Je finirai par aboutir dans la Drôme, un petit village, Dieulefit. Là où il fallait, exactement. On m'embauchera à l'école de Beauvallon pour enseigner la poterie, une école nouvelle tenue par des femmes, Simone, Mireille, Marie-Madeleine, Élisabeth, Marcelle. Elles m'accueilleront à bras ouverts. Il y a là des enfants dont on prend soin. Je me soignerai de même dans ce giron matriarcal, ce lieu d'une seconde naissance, dans la Mère Patrie, à ce moment-là de la vie. J'y rencontrerai E. B. qui enseigne et anime des ateliers d'écriture. Déjà, je me trouve à proximité des mots, mais les mains dans l'argile pour l'heure. Elle me guérit, panse mes plaies d'écorché.

Le carré de sable autrefois, puis l'argile. Pareils. Les mots plus tard survenus, pareils également. Il faudra, pour les atteindre, un détour gigantesque dans l'espace. Et le temps. La céramique, de retour au pays, durera des années : l'atelier, la faïence, le four et le feu, le tour de potier. Passage obligé afin de cicatriser toutes les blessures du monde, creuser la terre, enfin prendre racine. Et dans ces fouilles, archéologiques, découvrir les mots, les prélever avec précaution, séculaires, les faire accéder à la lumière. Un premier, un second, sur la page, étalés. Une première phrase toute simple inscrite dans le cahier, d'autres ensuite plus complexes, avec des sujets, des adverbes, des élisions parfois. Jusqu'au texte, aujourd'hui, issu de ce passé : une traversée trans-océanique, les aventures, les mésaventures. Porté, emporté vers vous, Yann, l'aboutissement.

Un anniversaire. Trouville, il y a vingt-trois ans, l'hôtel des Roches noires. Vous allez rejoindre Duras, frappez, elle n'entend pas, vous frappez de nouveau. Elle paraît sur le seuil, les regards échangés, les sourires. Vous entrez dans la pièce, pour de bon dans sa vie. Sans rien deviner, ni elle ni vous, ingénus, de *cet amour-là,* improbable. L'accompagnateur fidèle, *ma voix en train d'écrire,* disait-elle.

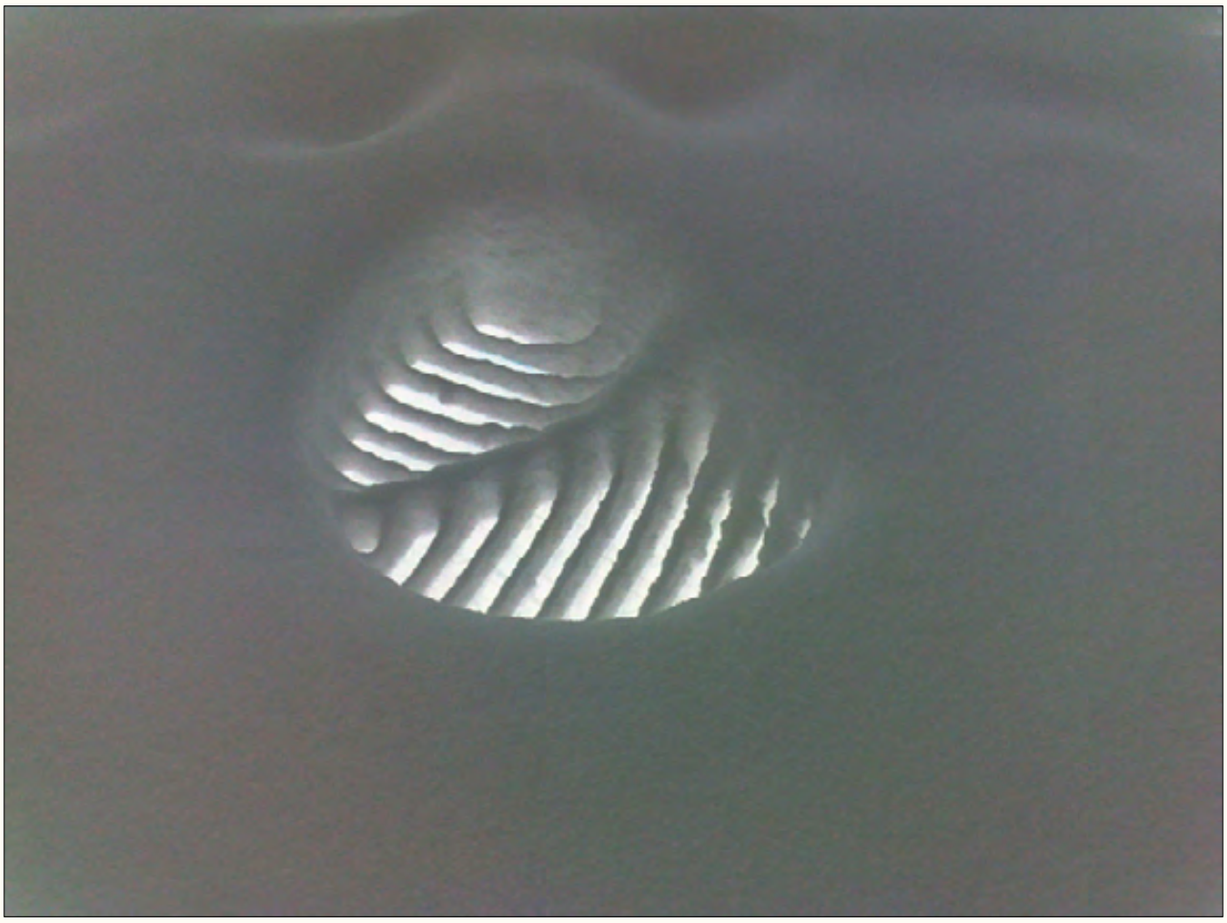
Je tente de visualiser la scène, l'émoi. La certitude et l'incertitude d'être près d'elle, boire du vin, s'attarder sur le balcon, entendre, regarder la mer ensemble, les lumières au loin, portuaires. L'histoire débute entre vous deux, elle durera jusqu'à la fin, rue Saint-Benoît, la mort, un dimanche de mars, au matin, le corps dont il faut se défaire au plus vite. Bientôt vous commencez à écrire, la maintenez en vie par les livres, le film, pour les siècles et les siècles.

Les ans ont passé, un nouveau millénaire. À des milliers de kilomètres de Trouville-sur-Mer, de Saint-Germain-des-Prés, j'écris, tisse un lien, une parenté. À mon tour de la prolonger, dans l'intimité et la magnificence. Je me demande ce que vous faites, sans doute allez-vous marcher le long de la Seine, prendre l'air du temps qu'il fait. Du temps passé, en rebrousser le chemin, la garder vivante, Duras, par la pensée, en ce jour justement de la remémoration.

L'Été 80, en Amérique. Un atelier avec de larges vitrines donnant sur la rue, aménagées pour la clientèle. Je travaille là, je vis là dans cet espace du labeur journalier, entouré de vases à sécher, à tournasser, de plateaux vernissés. Des passants s'arrêtent parfois, Jean parmi eux, dans cet été qui ouvre la décennie. Nous nous connaissons déjà, entrevus un soir chez des amis communs. Il arrive sans prévenir, sans rien pressentir de ce qui se trame en douce. Ensuite nous savons. La nuit, le lit de fortune au fond de la pièce, à même le plancher de bois. Les étreintes et la fougue, si bien qu'on dirait des arabesques. La ferveur, les mouvements des corps tournoyants, étonnés de ce qui nous arrive, cette avalanche.

Cela de Jean vous est dévoilé, Yann, avec retenue. Sans cesse il convient de contenir les histoires, les baliser afin qu'elles ne nous submergent pas, restent à leur place dans le récit, subordonnées, au second plan. L'écrit dépasse la narration, comme chez les peintres le paysage n'est pas le tableau, un motif tout au plus, anecdotique, de la peinture.

Nous vivons ensemble maintenant, un appartement, la présence de l'autre, la plénitude. Ce viens-laisse-tout-suis-moi, Yann, vous connaissez. À l'exemple de ce que cet autre demandait jadis à ses disciples, on les appelait des apôtres. Cela continue, c'est incroyable, deux mille ans plus tard, une pareille folie de faire irruption dans une vie, tout abandonner. Voilà ce qui advient avec Jean, incommensurable. Ce que ne comprenait pas Duras : l'amour entre hommes peut exister, dépasser les bornes.



Reprendre l'aventure avec Jean, le chapitre, rouvrir l'album. Devant moi, une photographie de l'appartement. Jean est là, imprimé sur le papier, ineffaçable. Je revois les tableaux sur les murs, le papyrus près de la fenêtre, la lampe *fifties.* La boîte de carton, l'ouvrir également, y retrouver ce poème écrit autrefois, dédié :

Et désormais toute chose est en place
l'air ambiant autour.
Et l'été désormais.
Tout est à sa place pour de bon
surtout celle-là, Jean, de ma vie près de la tienne,
toi, l'homme-frère, du même acabit,
mon double, mon parallèle.

Voilà ce qu'il reste du passé, des lambeaux incertains.

L'épopée de Petit-Jean ne devait pas se terminer, mais se prolonger *in sæcula sæculorum*. Elle finira disloquée comme tant d'autres. Commencera de se profiler une division entre nous qui sournoisement s'agrandira. Le langage devient parole de sourds. Notre histoire va rejoindre l'armée des autres histoires, rompues, celles qui laissent un vague à l'âme, quand vient le temps de mettre des mots là-dessus et que les mots s'objectent. Éviter de sombrer dans la morosité, les regrets amers, s'appesantir sur ce qui n'est plus, a été. En lieu et place, inventer un cimetière où seraient inhumées les amours mortes, innombrables. Longer les allées, lire les noms sur les stèles dressées, les dates, gravés dans le granit :

Yann - Marguerite
1980-1996

Jean – Serge
1980-1983

Reconnaître que les amours finies se comptent par milliers chaque jour dans le monde. On n'est pas seul, exceptionnel. Des poèmes d'amour, il en pleut de tout temps. Les albums de photos sont pleins à craquer, gisant dans les armoires de cèdre. Il n'y a rien à comprendre de cette énigme. Le désamour nous dépasse, dépasse l'entendement. Subsiste une impression photographique : arrêt sur image du déroulement de notre vie commune de ce temps-là. Un Petit-Jean et son aménité, le frère, le siamois, qui a tout quitté. Mais moi je ne vois pas, tergiverse, assailli de démons retors et sournois. C'est bien ce que je voulais pourtant, une passion à deux possible, s'édifiant petit à petit, l'imbrication, la durée des jours. Sinon les rencontres d'un soir, les barmans de palaces *que vent emporte* (Rutebeuf)...

Et Jean de *si près tenu* (d'après Barbara), emporté à son tour dans la tourmente. Parce qu'à l'évidence, je n'ai aucun talent pour ça, l'incapable, je jetterais les valises par la fenêtre, Yann, vous savez cela. Je le fais, brise cet amour, l'écrabouille. Jean ne revient pas comme vous trois jours plus tard. Le départ est définitif. S'en mordre les doigts bientôt, cette conduite, la cassure. Dans la solitude sombrant, *superbe et déchirant* (Rutebeuf).

Aujourd'hui traîner, une image dans la main. Une tentative à tirer du tombeau, avec des morsures aux doigts, douloureuses, qui ne veulent pas guérir. Il sied de remettre la photo à sa place avec les autres. L'incompréhension, la défaite, les porter en soi avec le cadavre de Petit-Jean. Replacer le linceul délicatement, couvert de poussière depuis le temps, refermer le livre des lamentations, ne conserver de cette union que le souvenir de la chaleur. Revoir cet été pour nous seuls, un été fulgurant, durant trois ans. Ne garder que cela et l'attester. Ainsi Jean renaît de ses cendres, ressuscite d'entre les mots. Perdure cette saison de nous, tropicale, indélébile dans les circonvolutions du cerveau et celles du cœur.

Ainsi soit-il de cette histoire et du texte qui en fait l'écho, puis disparaît dans les brumes. Solitaire et inhabile, je ronge mon frein. Entre chien et loup surgit le sentiment d'abandon qui m'étreint, m'étouffe. Je me mets à broyer du noir, à tourner en rond jusqu'à l'affalement dans un coin. Me gaver pour oublier, n'avoir que la force de la réplétion, ne plus ressentir la peine, n'être qu'un estomac gorgé. Comme vous, rue Dauphine, dans le chagrin d'elle, vous vous rappelez, cet envasement. L'obésité.

Des années de ce comportement infantile, le retrait des autres et du monde. M'envelopper de tissus adipeux, couches après couches inexorables, la dissimulation, une armure. Me protéger du froid d'être seul, m'isoler davantage. La bêtification. Comme Duras la soûlote l'a fait dans le vin. Vous écrivez un livre là-dessus, la cure de désintoxication à l'Hôpital Américain, que vous nommez *M. D.* À votre exemple, j'écrirais un livre nommé *Un été par la suite.* Si tant est que les mots puissent exorciser la détérioration, la disgrâce, annoncer une saison nouvelle, la faire advenir. Si tant est qu'ils recèlent le pouvoir de transformer, comme d'autres le font de l'eau en vin, du fer en métal précieux, modifier le cours et la nature des choses. Si les mots étaient miraculeux, si écrire devenait un rite de passage pouvant bouleverser la vie, éradiquer le mal du Petit-Jean qui a pris la poudre d'escampette, dénoncer les faux-fuyants, les subterfuges inouïs. Et le mensonge de prendre des calories pour de la chaleur, ou du vin pareillement.

Devenir héroïque par le texte, sans savoir rien au commencement, *le songe du poème avant le poème,* dit Heidegger. Avancer malgré tout le manuscrit chimérique. La désespérance, l'abdication ne disparaissent pas pour autant, rejoignent celles d'autrui néanmoins, partagées, communautaires. Le texte devient la formation d'une rencontre, tel que je le fais avec vous. Ou un autre qui surviendrait.

Ces séquelles de l'amour avec Jean, mon corps hypertrophié, voilà ils ont été dits. Mais des joufflus abandonnés sont légion à hanter les cimetières, à s'effondrer dans les coins, une pandémie. Il n'y a

plus lieu d'insister. Cela se manifestera sans doute plus avant, je l'ignore. Car de toute façon...

Car les mots, de toute façon, ne résolvent rien. L'histoire pourrait recommencer autrement, indéfiniment. Jean serait *L'Amant*, puis *L'Amant de la Chine du Nord*, intarissable en son avènement, sublime et magnifié. Les mots engagent tout de l'être sans en épuiser la substance, une tentative d'effleurement, mais colossale. Un *labeur terrifiant*. La langue héritée, générationnelle à faire fructifier. Il suffit d'amorcer, de parler d'un garçonnet jouant dans le sable, d'un Petit-Jean, d'un bel été. La suite finira bien par poindre puisque l'enfant lové est là qui demande à être interpellé, qu'on lui donne la parole. Et cette femme sous un lilas. Il faut s'en souvenir, être un continuateur, vicarial comme vous l'avez été, Yann. Vous, le témoin, à la fois irremplaçable et virtuel, un dispositif installé dans le récit, pour son enclenchement, sa récurrence.

Tandis que j'entends Rutebeuf résonnant, *le vent me vient, le vent m'évente* (Réjean Ducharme)... Ce poème devenu chanson. C'est à cela que je m'attelle, à pied d'œuvre : importer des mots et qu'ils deviennent musique.

Regarder tomber la neige. Dans mon champ de vision se présentent, en plans successifs, un parcomètre, la rue à six travées parcourue de bandes blanches et jaunes alternées, où des autos défilent par vagues au rythme régulier des feux de circulation. Le trottoir avec de rares passants, un lampadaire s'éteint doucement, un arbre dénudé derrière lequel, raidie, clairsemée, s'étiole une plate-bande. Sur la gauche, abritant une école de danse, un bâtiment recouvert de tôle beige en partie grugée par la rouille. Le mur latéral est percé de plusieurs ouvertures dont l'alignement, vu d'ici, converge en perspective. Derrière la haie, un stationnement ouvre une percée sur le ciel gris et bas, plombé, sur une série d'édifices où flotte un drapeau. Des pigeons se posent au sol, puis disparaissent. La neige s'intensifie et, folichonne, vole en tous sens, brouille le paysage par endroits. À l'arête du toit des *Grands Ballets,* un hibou solitaire garde à distance les indésirables. Plus bas, des tagueurs ont marqué avec violence leur territoire, laissé leurs empreintes maintenant délavées, pratiquement illisibles. Dans le rectangle délimitant la fenêtre, la lumière blanchâtre, des feuilles jaunies et recroquevillées jonchant l'asphalte détrempé et le vent dans les flocons vaporeux. Une bande de moineaux traverse en trombe.

J'attache mon regard à cette matinée. Un homme passe, un livre rouge sous le bras. Moi, je suis un homme qui... écrit. Un livre peut-être ? De quelle couleur sera-t-il ? À l'instar du hibou perché, je veille. Veille à saisir le moment de ce dimanche, à examiner *la vie devant soi.* L'homme de tout à l'heure portait-il ce beau livre de Ajar ? Je contemple telle une *vanitas* le monde qui va, inexorable, vers... l'hiver qui approche, *l'hiver de force* (Réjean Ducharme). Les autos et les gens se dirigent vers quelque part, empruntent une direction. Seuls restent inertes le grand duc statufié et moi qui le dévisage. La neige tournoie, le temps coule. Est-ce que le hibou sait que je le vois ? Est-ce qu'il m'observe en train d'écrire ? ...

Partir, Yann, de ce que j'ai sous les yeux pour déclencher le mouvement d'écrire. Après, je ne distingue plus rien des pigeons et des nuages, du drapeau sous des bourrasques agité, de la lumière blafarde. La ville vaque à ses affaires courantes, apparemment signifiantes, dans les brouillards de neige. Il s'agit d'affronter les heures verticales de ce dimanche, entrer dans la ronde d'un matin gaillard, loin des navrements. Brider les mots, les envelopper dans un linge mouillé et plus tard y revenir. Le mutisme indéfini.

Regagner la table. Convoquer d'autres frères à la rescousse, Flaubert, Éluard, ne pas périr, ne pas déchoir. Échafauder des plans d'évasion derrière les barricades, avec en tête un Ferré resurgi, un Aragon :

> *Est-ce ainsi que les hommes vivent*
> *Et leurs baisers au loin les suivent...*

Le cœur est sur la main, exorbité, à palpiter pour soi, pour personne. Soliloquer, le corps bancal, le corps oblique, anticiper sa vieillesse déjà, avoir cent ans d'un seul coup. Ne pas mourir de soi ni de l'autre, conférer aux mots du liant, de la longueur. N'être plus seul en cette vaillance, avoir l'esprit de clan et rallier celles-là, ceux-là, les femmes, les hommes de lettres, se placer sous leurs auspices.

Les lignes défilent, l'aller-retour des mots qui s'ingénient, scrutateurs, un signal d'alarme peut-être, ou un cri. Désigner afin de contrer, comme on parvient à éradiquer un mal, comme si l'absence et la douleur une fois dites... Toutes les pages ont beau se remplir, il ne se passe rien.

Encore, je me souviens. C'est la Fête des Mères. Jean est allé voir sa mère à Québec, moi aussi j'irai voir la mienne, avec ma boîte de chocolats, noirs comme elle les aime. Le cœur serré. J'essayerai que ça ne se remarque pas trop.

Chercher à comprendre, obliquer, revenir à soi, pour soi, sans interférence ni partage. Reprendre les mêmes espoirs, les mêmes illusions, ceux nourris sur un banc en cette saison d'autrefois. Être plus sage, aller au bout du choix, réapprendre. Mais on change si peu, engoncé sous les mêmes sédiments. Le hasard n'est pas si vaste, les règles déjà prescrites, les empreintes tracées. On n'a plus qu'à y poser le pied, bon gré mal gré. Il ne se passe rien de ce qu'on veut vraiment. Jean aurait pu s'appeler Mathieu. Ou Pierre. Comment ne pas penser à une prochaine rencontre, dans un parc, sur la rue, un traîneur parmi d'autres.

La maison, sans la présence de Jean, se transforme. Les objets prennent une autre valeur, imposants tout à coup. Je les redécouvre, me souviens de les avoir posés à cet endroit précis, en telle circonstance. Ils sont une partie de moi, me prolongent. Ils sont l'ami qui a échangé cette eau-forte, mon père qui a fabriqué ce meuble dans l'atelier de menuiserie, cette machine où j'écris afin que… retombe la poussière. Tous ces objets ont une histoire et la racontent. Tel Jean le ferait s'il était là, ou quelqu'un d'autre. Qui bougerait. Dont les paroles, la pensée se manifesteraient, voudraient capter l'attention, affirmer leur droit, celui d'exister plus que tout au monde. Rien ne se passe. Seuls mes doigts tapent sur des lettres immuables, cherchent à les rassembler de façon juste, leur donner un sens. J'y puise du réconfort : écrire pour que cela s'accomplisse, se résorbe, s'accrocher aux mots, les suivre de près.

Le banc du parc à nouveau, la fin de l'après-midi. Des corps sont allongés sur le gazon. On a commencé de remplir l'étang, des flaques d'eau scintillent dans la lumière diagonale. Des enfants jouent au ballon, un cycliste s'arrête et demande l'heure. Les gens se rhabillent un à un, le parc se vide, le vent tombe, les arbres ne bougent plus. Peut-être se cache-t-il un Indien derrière chacun, comme on disait à la petite école. Dollard des Ormeaux, Madeleine de Verchères... Ba... be... bi... Léa a lu le livre... Les réponses du petit catéchisme apprises par cœur. Qu'est-ce que Dieu ? Dieu est un Esprit infiniment parfait... Il ne se passe rien. Les saisons et les amours s'effondrent. Cela prête à la réflexion, au scepticisme, à l'équivoque parfois. On reste égal à soi au-delà de l'âge. Le carré de sable a été emporté, la salle de classe dépeuplée, et le pupitre vide. Ne plus reconnaître les griffonnages sur le tableau noir, ne plus adhérer à la Sainte-Enfance, ni apporter de fruit au professeur. Ne plus se prendre pour un pionnier de la colonie, un découvreur de la Nouvelle-France franchissant en canot le Saint-Laurent. Mais je suis un explorateur qui transgresse les cycles du temps : tirailler la mémoire, débucher les enfances lorsque s'évanouissent les Petit-Jean, que surgit la quarantaine. Comme quand je jouais à la cachette et découvrais l'autre sous les marches du balcon, ou derrière un buisson. *1... 2... 3... prête pas prête j'y vas !* Le buisson ardent.

Le parc, encore. Je souris de ces souvenirs qui affleurent, une boîte de bonbons à mes côtés. Je vais fêter ma mère, revoir les sœurs, le frère, leur rappellerai ces moments d'autrefois, ça les amusera. Autour de la table de banquet agrandie avec les petits-enfants. Je prendrai ma place habituelle, à la droite du père...

L'appartement. Jean a ouvert le téléviseur. Je m'informe de sa fin de semaine à Québec, comme si de rien n'était, comme avant. Sa voix dans l'air rompt le silence. Les objets se sont évanouis, de même l'étang du parc, les gamins et leur ballon, le cycliste épuisé. Quelle cohérence donner à tout cela ? Oublier le passé, les crayons Prismacolor, les vêpres et le mois de Marie, les mains jointes, l'encens parfumé. Oublier le crépitement des lettres, les pages dispersées sur la table. Demain peut-être les rassembler et les faire lire à Jean. Ces épisodes-là parmi la vie, les rires et les blessures que l'on porte, la maladresse de nos amours. Demain, je lui en parlerai certainement. Petit-Jean est là ce soir, son corps. Il bouge, va d'une pièce à l'autre, signale sa présence, plus que tout, tout au monde.

Écrire en vue de déloger le plomb dans l'aile, de casser les cuirasses encroûtées. Œuvrer à prospecter, perquisitionner, repérer des marques, des fils conducteurs en ces eaux-là de soi, caverneuses, avant qu'ils ne soient éclipsés, freiner leur course vers l'informulé. Aborder l'aube noire pour cela, le calme régnant, cet intervalle qui n'est pas la nuit ni le jour, les clairs-obscurs, entre éveil et sommeil. En ce point du monde, cette latitude, alors que sous d'autres climats le soleil plombe déjà. Capter l'intensité, toute la magie de cette lutte sans merci des ténèbres et de la lumière, campé au centre de ce combat pour faire sortir une nécessité vieille. Communier de cela avec les mots auroraux, par-delà leur sens entendu, afin qu'ils disent et se disent, ou résistent à le faire parfois, récalcitrants. La page reste vierge, stagne la plume-navire.

Mobiliser mes effectifs, capter quelques indices.

Résoudre la mémoire et la prodiguer : un texte parmi d'autres dans une vie parmi d'autres. Écrire car il n'y a pas d'enfants à border le soir, pas de paternité. Entrer des signes dans une machine, tout au moins, tout au plus. Me cramponner pour donner suite, fonder des espoirs, ne pas reléguer. Écrire pour me mouiller, livrer passage, pour appareiller, rapatrier. Écrire pour tendre une perche et décrocher la lune, déchaîner les éléments. Pour être dans la passation, pour corroborer. Écrire comme on prend d'assaut.

Est-ce ainsi que les hommes vivent...

Un lieu, un soir, non identifiés. Se retrouver dans la réflexion du texte : les tenants et aboutissants, comme on dit. Une étape charnière, le besoin de souffler un peu, évaluer sa position, le chemin parcouru car c'est bien la première fois que je m'avance si loin. Sont étourdissants ces milliers de mots qui sont passés par le cerveau et se retrouvent placés l'un près de l'autre. Je pourrais, à ma guise, étaler les feuillets devant moi, ou les empiler soigneusement, une colonne dressée. Ou les lancer en l'air qui retomberaient en confettis, dans la liesse et la félicité, voletant.

Vous êtes la source de cet accomplissement, Yann, vous posez votre main sur la mienne, la guidez. À l'exemple de cette maîtresse d'école de première année pleine de sollicitude : l'imposition des mains, un officiant. Ainsi en est-il dans la guilde de l'écrit, cette assistance. Les livres résonnent, se chevauchent, comme ce jeu à saute-mouton, cette expérience des vases communicants. Être redevable à quelqu'un invariablement, tel un grand livre s'écrivant dans l'univers, y apposer des signes, mettre l'épaule à la roue. À votre suite, Yann, et à celles de tant d'autres, de D. H. Lawrence, ce *Serpent à plumes* si marquant jadis. Partir de soi nécessairement, les gens côtoyés qui vous crachent au visage ou vous invitent à déjeuner, un bambin à l'orée des pivoines, la famille de même. Ce faisant nous habitons le texte autant qu'il nous habite. On entre dans la disposition de *voir* et de répondre : expulser les mots d'où ils sont, devenir ce qui s'écrit.

Le faire avec vous, le *double,* le *parallèle.* Car déjà la gémellité... Déjà, j'étais deux à la naissance : une sœur à mes côtés. Depuis, elle me manque, incomplet. Toutes les femmes que je connaîtrai seront une suppléance d'elle, Denise, Françoise, Maria. Les hommes également, les Petit-Jean et ceux qui ne sont pas nommés. Jusqu'à l'aujourd'hui désuni, amputé. Alors l'autre à mes côtés, je le forge de toutes pièces. Je vous crée, Yann, l'intérimaire, et lui le compagnon attendu. Le remplacement de la jumelle absolue.

Celle de l'enfance qui m'entraîne. Elle dit : viens, faisons cela, n'aie pas peur ! Nous le faisons, détachons nos liens dans la cour et allons de par les rues. Nous sommes perdus bientôt, assis sur le bord du trottoir à sangloter. Un voisin nous reconnaît, nous ramène à la maison. Nous recevons une sévère correction, administrée par le père. Dans la chambre, le petit lit près du mien, je l'entends pleurer – encore aujourd'hui. Je voudrais l'implorer de cesser, ses larmes me déchirent. Il faut qu'elle arrête, ce n'est plus possible, cette détresse n'a pas de sens. De même la brutalité du père n'a aucun sens, de tels coups, on ne s'en remet pas. Moi, l'enfant, j'en serai chaviré, anéanti. Je vais basculer, renier le père, cet abuseur, et tous les hommes avec lui. Renier celui que je suis aussi, me déserter, rejoindre l'autre camp, celui des femmes, celui de la douceur. Ne deviendrai pas un mâle tyrannique, refuse d'adhérer à cette violence, ne la perpétuerai pas, changerai de sexe s'il le faut. Et j'opère, à cet instant, la mutation, le travestissement parce que la vie, sinon, est un enfer.

Des fugues, la sœur continuera d'en faire plus tard, à l'adolescence. Moi, le transfuge, je mettrai des années à réconcilier ma double identité, déchirante. Travaillerai à engendrer un nouvel homme, un homme de tendresse, de clémence, y parviendrai avec des semblables qui surgiront, une génération. Ensemble nous briserons le carcan, vaincrons le legs génétique. Le phénomène se répandra, deviendra une époque, les années soixante-dix, le retour à la terre, l'amour libre, le *flower power,* les hommes arborant de longues chevelures, parés de colliers. Les *soldats devenus troubadours* (d'après Raymond Lévesque).

Le village de Saint-Denis-sur-Richelieu. Daniel, frais émoulu de l'École des beaux-arts, fait des tresses dans sa barbe et porte une sculpture en bandoulière car l'art, proclame-t-il haut et fort, doit être partout. L'Empreinte, une coopérative d'artisans fondée dans le Vieux-Montréal. Je m'y rends avec Daniel, main dans la main, avec fierté et bravoure en ce temps de défi gigantesque. De cela aussi me souvenir : Chantal faisant du pain, du pain de ménage à embaumer la vie.

Ces épisodes, Yann, on les aurait crus perdus. Ils ont refait surface des décennies plus tard, existent de nouveau par les mots. Ainsi convertis, ils nourrissent l'imaginaire, continuent la pensée. Ils ne sombreront pas dans l'amnésie, perpétués plutôt, offerts à la lecture possible d'un autre, sortis de l'enclos, pérégrinant. Car les mots possèdent ce pouvoir de défaire les liens et d'aboutir dans le monde. En les écrivant, ils nous délivrent peut-être. Sans doute.

Être un entremetteur : porter les mots, les apporter...

Votre quatrième livre, Yann, *Dieu commence chaque matin,* je l'ai entre les mains, l'ai lu, en suis sorti stupéfait de constater que vous n'avez plus rien à dire. De la mièvrerie, une bondieuserie insipide, et cette page couverture avec votre tête en gros plan, à vous prendre pour Dieu lui-même ! Effarant d'égocentrisme. Déjà, dans *Ainsi,* on entrevoyait ce vide, ce sentimentalisme simpliste. Troublant de découvrir cela venant de vous, comme si Duras partie, vous redeveniez un... *nobody* comme elle vous qualifiait, un *double zéro*, vous vous rappelez. Lorsqu'il est question d'elle pourtant, vos livres sont émouvants, intenses. Que se passe-t-il ? Comment pouvez-vous dire de telles inepties, celle-ci parmi d'autres : *Écrire aussi, si l'on veut. Ce n'est pas obligé. Écrire à la va-vite, sans insister, sans trop de mots, sans trop de sens...* Que rétorquerait Duras ? Est-ce qu'elle faisait comme ça, écrire... à la va-vite ? Vous devez bien le savoir, mieux que quiconque, vous qui l'avez suivie sans défaillir.

Le chapitre se termine dans la morosité, commencé en un lieu et un soir indéfinis. Le disciple n'a d'autre alternative que d'éliminer le maître. La statue édifiée est déboulonnée avec fracas, gisant en morceaux. J'observe ce spectacle, le geste effrayant de vous détruire après tant d'adulation, me demande que faire de cette scène sous les yeux. Je ne peux en rester là, le sais bien, je dois me reprendre, reculer, trouver d'autres mots qui vous garderaient en moi, pour la suite du récit. Mon texte ne peut s'adresser à un mort, c'est impensable. De vos derniers livres, il est vrai, on peut émettre quelques réserves. Et après, qu'est-ce que ça change ? Rien en vérité. Vous restez l'élu entre tous, qui avez soutenu Duras, à l'ombre d'elle, le bâton de pèlerin, le bâton de vieillesse. Votre arrivée dans sa vie lui a permis de faire d'autres livres, c'est cela qui importe. Et d'avoir prolongé sa présence même après sa mort, par l'écriture, par un film. Voilà. Quant à vos radotages lancinants sur la couleur des claviers d'ordinateur où vous écrivez, *blanc, gris clair,* sur la couleur des murs qui vous entourent, *blancs* également, c'est sans importance, je ne dois pas m'y arrêter. Votre désarroi, je peux le comprendre aisément, ainsi que le vide laissé derrière elle, Duras.

En ce jour, c'est moi qui vous prends comme acolyte. Vous restez discret, effacé, comme vous l'avez été avec elle, comme dans *Marguerite, telle qu'en elle-même,* le film de Dominique Auvray où vous apparaissez si peu, deux fois peut-être, en arrière-plan, presque en toile de fond. Tandis que Duras, touchante, on la découvre à différentes époques de sa vie en train de faire des films, du théâtre. On visite les lieux, la maison de Neauphle – achetée avec les droits de cinéma d'*Un barrage contre le Pacifique* – l'appartement à Paris. On l'entend discourir, donner son avis sur tout : la vie de couple est impossible quand on veut écrire ; c'est dans les années de solitude qu'elle a le plus créé, donné, qu'elle a été généreuse.

Ce film, je le visionne par un froid samedi d'automne à Montréal, au festival du nouveau cinéma. J'y suis avec la poète qui m'a remis le livre de Sarraute. Je reprends le même geste, Yann, lui prête *Ainsi,* votre livre. Elle me le rend quelque temps plus tard, avec ce commentaire : elle a tenté de le lire mais l'a délaissé en route. C'est comme ça, pour elle aussi, on ne peut rien y faire. Ce n'est pas si important. Il demeure que vous êtes le légataire de Duras, et la tâche qui vous incombe est titanesque, telle cette action que vous menez, dit-on, de retirer du marché *La Cuisine de Marguerite*, publié par son fils, parce qu'il ternit sa mémoire, indigne d'elle. Savoir la recette de la potée et de la soupe aux poireaux, ça devient n'importe quoi en vérité. Mais vous restez vigilant, l'*exécuteur littéraire,* n'avez de cesse de la protéger, son aura resplendissante, au-delà du temps. Depuis des années qu'elle est disparue, et on n'en finit pas de sortir des films sur elle, des disques, jouer ses pièces. Jusqu'à moi qui m'y mets, le dénommé Serge M., chaque jour à l'aube. J'entre dans la mêlée, la salle de bal, le tourbillon. Ce matin, j'écoute Jeanne Moreau, *India Song,* et danse sur cet air langoureux qui parle d'une disparue. Le texte cesse de s'écrire, cesse sur l'image de moi tourbillonnant, un derviche-tourneur. La langueur.

Cette langueur perdure, Yann, sans pouvoir écrire, et la culpabilité latente surgissant par à-coups, l'écueil, l'impuissance. Un embâcle formé quelque part, un caillot que je ne parviens pas à dissoudre. Le texte est déserté, il bascule, devient une *idée*, un vœu, pourrait disparaître, rejoindre les autres dans le carton. Après des semaines de ce déchirement, je prends la décision de partir vers le Sud, la mer. Me donner une autre chance, une dernière peut-être.

Du balcon de la chambre, la mer des Caraïbes sur une île près des côtes vénézuéliennes nommée... Margarita ! Marguerite ! Cette coïncidence du nom me frappe soudain. Au départ je n'y avais pas prêté attention. Un signe ? Et que dire de l'événement d'hier sur la plage ? Une femme est allongée sur une chaise non loin de la mienne, une femme d'un certain âge parmi les vacanciers. Elle ouvre les yeux un moment, me regarde. C'est elle, c'est Duras ! Une Duras sexagénaire, avec de petits yeux perçants, même taille, même visage ridé, ces pupilles qui vous scrutent, au-delà de vous-même. Je suis sidéré, cette présence là, maintenant, cette apparition. Je n'ose pas soutenir son regard, l'épie à la dérobée quand elle a baissé les paupières, attiré par une force irrésistible, mais cloué sur place. Le petit jeu perdure entre nous, de va-et-vient, de dérobade furtive, au point d'imaginer que bientôt elle va se lever, m'aborder simplement, un ami retrouvé, me parler de vous, Yann, ou de l'enfant aux yeux gris, de la monitrice des colonies de vacances. Au point où ça devient fou, cette lubie, intenable. Je me précipite dans la chambre pour écouter parler Duras dans *Le Ravissement de la parole*, cadeau d'une amie pour mon anniversaire. Entendre sa voix éraillée, caverneuse, inaudible presque, parlant du communisme, de la rue Saint-Benoît, la *maison initiale,* celle des rencontres, de l'amitié fraternelle. Duras, soudainement, se retrouve omniprésente sur cette île homonyme, comme pour me forcer à revenir à la table, reprendre confiance puisque j'ai tout laissé pour ça, le nord et le froid, le travail, la maison, les amis.

La mer ! Là où tout a commencé entre vous et moi. Deux ans presque jour pour jour. Cette fois, ce n'est pas votre livre mais un coffret qui m'accompagne : des entrevues, des extraits de films, du théâtre radiophonique, *Emily L.*, *Le Square*. Tout Duras condensé sur quatre disques. Cela me rentre dans la tête par le fil du baladeur, cordon ombilical entre elle et moi. Un fil noir. Je m'y accroche pour sortir du trou, noir aussi. Rentrer plus loin en moi peut-être, plus profondément, dire le navrement du corps traîné tel un boulet, cette *chose* qui n'est pas moi, qui est un autre, intolérable. Ensuite, par pudeur, ne plus vouloir parler de cette intimité.

Plutôt parler de l'épuisement, de la lassitude des gens du Nord, des citadins, de l'excès de travail, de stress. Du confort également, et de l'isolement qui s'ensuit. Essayer de cerner le difficile, l'impossible, percer le cœur des mots, leur tranchant. Ils font défaut quand la douleur est si vaste, font mal quand ils s'inscrivent dans le cahier. En passer par là malgré tout, descendre.

Un autre temps, ancien. Je prends le train chaque matin pour le collège. Dans mon casier, en arrivant, j'accroche mon manteau, pose le sac de papier brun qui contient mon dîner. Les élèves sont dans la cour de récréation, avant de monter en classe. Je suis malheureux d'être là, loin de chez moi, à côtoyer ces fils de professionnels, honteux de mes origines modestes. À la cafétéria plus tard, ce sera l'heure du lunch. Il y a ceux qui prennent un plateau, choisissent des mets préparés au comptoir. Leurs parents paient. D'autres, comme moi, avec leur sac de papier froissé, les pauvres, les fils de pauvres. Certains jours, je m'enferme pour dîner, animal farouche. Cette institution sera un supplice, l'étranger venu de l'autre rive, de la banlieue prolétaire, avec ses champs, ses cerisiers sauvages. Un carré de sable.

Le soir, à la maison, la chambre partagée avec mon frère. Sur le meuble de la machine à coudre, un sous-main le transforme en pupitre. C'est là que j'étudie, seul. Personne ne peut m'aider, personne ne comprend la trigonométrie, les conjugaisons latines. Je suis au sein de cette famille, en train de m'en détacher peu à peu, malgré moi, à cause du collège. Mes parents m'y ont envoyé pour me donner ma chance, mon héritage, disaient-ils. Mes père-et-mère se saignent à blanc pour ça, avec leur petit salaire de manouvrier. Je traverse le pont chaque jour vers la grand-ville afin d'accéder à l'élite, devenir dentiste, le rêve de la mère, avec blouse blanche, bureau et secrétaire-réceptionniste.

Me remémorer ces années d'études. Univers sans femmes, que des garçons et des hommes, des... pères de surcroît, de la Compagnie de Jésus. Le préfet de discipline, et le directeur spirituel qui fait l'initiation à ce qu'on nomme les... mystères de la vie. Les premiers vendredis du mois à l'église du Gesù, le confessionnal, *Bénissez-moi mon père parce que j'ai péché...* La photo de groupe dans les jardins lors de la rentrée, les tables de mississipi, les cours du samedi, les retenues. Les amitiés qui se nouent, les délations parfois, celle d'un certain André L. Un professeur de la classe de méthode, adulé entre tous,

un amour d'adolescent si vif, jusqu'à passer des heures à m'exercer à imiter son écriture. Le clan des routiers, les marches exténuantes aux monastères d'Oka, de Saint-Benoît-du-Lac. L'odeur du bois, de la cire. En garder la souvenance pour rester fidèle à soi, à sa jeunesse, aux autres également, les compagnons de naguère, un Louis F. parmi eux. Me rappeler le poème de Kipling :

> *Si tu peux voir en un jour détruit l'ouvrage de ta vie*
> *Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir...*

Revoir un moment la bibliothèque, les livres de Félix Leclerc, *Adagio, Andante*, les aventures de Bob Morane, de Michel Strogoff. Revoir cela ici, dans les mots, à la fois si proches et lointains...

L'amour pour Petit-Jean, je le sais maintenant, était nourri de ce collège de pierre, d'adolescence brisée, du fleuve mille fois traversé. Et d'avoir œuvré à le dire, Yann, m'est révélée une part de cet amour d'antan. Tel un travailleur courageux et vaillant, matinal à la tâche. Tel mon père levé aux aurores, pendant quarante ans, avec lui aussi dans la main, un sac de papier brun au bout du bras. Pendant toute sa vie.

Fin d'après-midi à l'appartement. Je prépare le repas, un dîner spécial avec du vin, des bougies, qui s'étendra sur plusieurs heures, une connivence entre nous. Mes mouvements sont précis, méthodiques : le couvert dressé, les fourchettes longues près des assiettes, pendant que mijote le bouillon sur le poêle. Les coupes, longues également.

Ma pensée s'absente un moment, retourne à un autrefois, un souper d'anniversaire chez mes parents. Avec ce sens de la fête qu'on a dans la famille, que je perpétue à ma façon. Un instant, j'y repense, puis j'allume les bougies, verse le vin dans les coupes. Petit-Jean s'approche, sachant que c'est l'heure. Nous sommes assis l'un en face de l'autre, nos places habituelles. Ce dîner nous mènera à la fête des corps. Le désir s'infiltre, flotte au-dessus de la table, une émanation, une ambiance. Les paroles échangées, ce qu'elles révèlent de chacun, le centre, les entours.

Dans la soirée, plus tard, les bougies éteintes. Je regarde l'érable éblouissant dans la cour, les fenêtres éclairées du voisinage. Me parviennent des bruits d'eau à travers la porte de la salle de bain, un autre rituel, auquel je n'ai pas accès. Jean préparant son corps pour les... *chevauchées fantastiques* (d'après le titre du film de John Ford), les envahissements de la peau, dans la chair, jusqu'à cette vulnérabilité insoutenable, les retranchements ultimes de l'être.

Voilà, Yann, ce que j'ai voulu dire ici, qui a eu lieu. Dire que... les gens heureux ont une histoire, le notifier, faire de cet amour une œuvre. Prélever des instants et les ordonner. Telle une louange.

Saisir le nœud, focaliser sur lui, avec l'idée de forcer une issue. Revivre à partir d'ici, sur cette île, avec Duras aperçue sur la plage qui regarde la mer, fume de longues cigarettes le soir près de la piscine de l'hôtel, un verre à la main, un bitter Campari sans doute, ou une manzanilla, comme Maria dans *Dix heures et demie du soir en été*. Être un revenant : le repli vers soi, la réconciliation.

Car l'écriture prouve bien que tout n'est pas perdu, un fait irréfutable que j'existe bel et bien. Les mots, lorsqu'on a la foi, ont la faculté de nous faire renaître, de transfigurer l'âme, le corps, jusqu'à devenir de la lumière, jusqu'à devenir bienheureux. Cette conversion se produit chaque jour dans le monde : l'élévation du corps, de l'hostie. Autrement c'est la nullité. Plutôt inventer des polars captivants, raconter ses mémoires ou des récits de voyage fabuleux. Mais Duras est là qui rôde et veille. Me force à poursuivre les pages...

Voyons un garçon de cinq ans, une paroisse, septembre. Pour lui, cette fin d'été signe la fin de l'enfance : la rentrée scolaire, l'âge de raison, quitter la maison chaque matin. Il refuse, affirme que le moment n'est pas venu, c'est trop tôt, il est trop petit, c'est au-delà de ses forces d'être ainsi rejeté, sans prévenir. La mère doit le conduire malgré ses suppliques. L'enfance dorée est terminée, aussi les jupes maternelles enveloppantes.

Voyons encore. L'enfant est sur le trottoir, se rend à l'école, en quatrième année maintenant. Est-ce bien lui, toutefois, ce garçon grassouillet qui avance péniblement ? On a peine à le croire, à le reconnaître sous cette enflure des traits. Un déguisement qu'il aurait revêtu, dont on l'aurait affublé, une camisole de force. Il marche à petits pas, tête baissée, un sac en cuir sur le dos, fixé aux épaules avec des courroies. On dirait un attelage. Est-ce bien lui, l'enfant des châteaux de sable, avec des yeux de la couleur du ciel, de la mer, résigné. Il aurait pu mourir de cette déchirure d'autrefois. Il l'a fait en s'enterrant sous les kilos, chaque année davantage, la nourriture telle une bouée, avec, au creux du ventre, un si petit garçon. On le croirait endormi, il s'éveille, sort de sa torpeur et sourit, demande qu'on lui parle, qu'on joue avec lui. Il nous prend par la main, dit qu'il veut nous montrer quelque chose, que c'est un secret, il faut patienter, ce ne sera pas long. Il revient en courant, léger, rieur, les bras chargés de pivoines.

La scène de l'enfant, Yann, fallait-il vous la raconter ? Car le danger est là qui guette l'apprenti, cette gaucherie : le manque de mesure, le trop-dit. Il en pleut des tonnes de récits de cette nature qui s'empilent chez les éditeurs. Des manuscrits qui ne s'adressent à personne, sont retournés à l'expéditeur, avec la mention : refusé. Et cette façon d'écrire par petits bouts, à temps partiel, ce n'est pas possible, on perd son temps. Mieux vaudrait entreprendre d'autres activités, voyager, s'inscrire à des cours du soir... Dès lors, certains jours je suis assailli de doutes. Impossible, pourtant, de tout recommencer, j'ai passé l'âge, ne veux plus me retrouver dans une chambre de bonne, une piaule d'étudiant. Impensable d'entrevoir pareil scénario.

Me revient ce souvenir, écolier, d'être vivement impressionné par cette révélation qu'on nous fait dans la classe : nous avons tous un... ange gardien qui nous guide, nous protège. Je reçois une petite image, celle d'un garçonnet sur une route d'été avec un ange blond derrière lui, la main sur son épaule. Cette image, je la conserverai longtemps, cachée dans un livre, mon missel. Longtemps je lui parlerai à cet être invisible, lui confierai mes secrets, mes peines, croirai qu'elle existe vraiment cette présence à mes côtés, réelle.

Le transfert, Yann, s'opère, inévitable. C'est vous qui avez pris la forme et la place de l'ange, apportez votre aide, redonnez de l'assurance. Parce que les mots peuvent produire des miracles, ressusciter des Lazare, ou des Duras dans un hôtel des Tropiques. Et, même si on le voulait, on ne peut plus les arrêter, ils nous passent à travers le corps. On n'est plus qu'un copiste, sous la dictée, un lieu de transit favorisant cela : la rencontre, fusionnelle, de soi et de l'ange, quelque part dans un temps parallèle, provisoire. Voir que cela se faufile, ce qui veut être nommé : tantôt un éclair foudroyant, tantôt une lueur, un vert tendre à l'horizon, né de la mer, qui pousse sur le ciel, chasse la nuit, le noir, pour tout un jour. Et les choses deviennent distinctes en cette clarté, pour tout un jour. Cela, condensé en une page ou une ligne. Relire les dernières phrases, décider d'un alinéa, ou les enchaîner directement avec la suivante : une nuance, une coloration avant que l'idée ne s'achève, ne soit achevée à ce moment-là du fait qu'une autre émerge, ou n'émerge pas. On ne sait jamais, avant. Mais on a fait ce qu'il faut, on s'est assis dans le fauteuil d'osier, *courbé sur un petit rectangle de bois à se concentrer sur un rectangle de papier blanc plus petit encore* (Paul Auster). Les pages sont là, immaculées, les autres ne le sont plus, striées de couleurs, de bleu ciel et de céladon. Ou de noir quand c'est la nuit. Quand c'est le deuil.

Le séjour à la mer tire à sa fin, glorieux, inoubliable, le texte sorti de l'embarras. Il faudra le retranscrire, le retravailler là-bas, sur l'autre île sur le fleuve. Mais le retour et le fleuve, ne pas y penser. Regarder le lever du jour, le vent chaud dans les flamboyants, écouter le roulement des vagues déferlantes, absorber le paradisiaque des alentours, m'en imprégner. Cela qui est d'avant la civilisation, ne se mesure à l'aune de rien de connu ni d'appris. Cela qui est à l'origine.

Un instant, je m'imagine installé ici pour seulement écrire, près de la mer, afin que sourdent les *voix intérieures.* Celle de l'enfant au fond de moi, et les autres qui couvent, demandent de sortir de l'enfermement, de traverser la peau. Ces appels qu'on refuse d'entendre, hurlant dans le corps sacrifié. Ils enflent, s'amplifient, on s'entête à faire la sourde oreille, autiste toujours. Sans personne pour prêter secours, ni même l'ange d'autrefois, se débrouiller seul dans cet imbroglio. Au bout du tunnel, aucune lumière. Planté au milieu de rien, paralysé, comme jadis dans le couloir.

Le rêve passe (titre de la chanson créée par Adolphe Bérard, en 1907), Yann. Je n'aurai pas le courage de faire la cassure brutale, quitter le gagne-pain, vendre la maison, disperser les meubles. Il aurait fallu un événement ici laissant présager un retour envisageable. Cela ne s'est pas produit. Plus que deux jours, c'est peine perdue d'y croire, d'espérer en secret. Duras elle-même, je l'ai appris, quitte l'hôtel lundi, en même temps que moi. Reste l'enfant, reste la mer. L'enfant, bien sûr, je l'emmène avec moi dans le froid du Nord. Il pourra jouer dans la neige durant quelques semaines, ou sur la patinoire – le rond à patiner, disait-on. Ou se coucher sur le dos dans la neige, les bras serrés le long du corps. Puis les remonter jusque par-dessus la tête, se relever avec mille précautions et découvrir l'empreinte d'un ange qui s'est formée, les ailes déployées.

Reste la mer, l'odeur saline sur les lèvres, l'étonnement à chaque fois, l'euphorie, l'air chargé d'embruns, le bleu. Et la musique, la musique de la mer. Reste l'écrit, le texte qui est un pas de plus, le bonheur de l'avoir fait, tangible, car c'était l'idée de départ, ce dépaysement dans la *isla* tropicale. Restent quelques objets, des souvenirs : une sculpture de *San Francisco de Asis* taillée par un artiste local, une *Madone à l'Enfant*, extraordinaire de naïveté, affublée d'un chapeau de paysan posé de travers sur la tête. Un collier de corail pour la mère afin de la garder dans la coquetterie. Des miniatures en argent pour l'amie qui m'a offert le coffret de Duras. Là où elle parle de l'alcool : qu'on ne sent pas la mort lorsqu'on boit. Lorsqu'on mange aussi bien, la boulimie.

Reste vous, Yann, *a mari usque ad mare*. Reste la loyauté de l'écriture. Deux ans presque jour pour jour.

Yann, *The end*. Elle s'impose depuis le retour, depuis qu'est achevée la retranscription des dernières pages à l'ordinateur, les pages insulaires, imbriquées aux autres. Mettre un terme, refermer la boucle. Ainsi le texte devient une entité autonome. La tâche aura été menée à bien, vitale, d'arracher les mots, de sorte qu'il y ait un *après* du texte, qu'il devienne un objet, fasse... l'objet d'un livre, se retrouve entre les mains de quelqu'un, un jour, un beau jour. Tels ceux de Duras, quand vous étiez jeune, ils ont chaviré votre vie, et vous avez été préoccupé de lui écrire, compulsif, envoûté. Puis *l'Été 80,* le premier rendez-vous, le dernier puisqu'elle vous accueillera, vous attendait sans même le savoir. Et vous pareillement jusqu'à la mort, adorateur.

Je me figure un scénario identique : non pas écrire pour les autres, mais pour un autre, un seul. Un jeune homme tel que vous l'étiez, sensible, romantique. Après la lecture du livre, il envoie des lettres auxquelles je ne répondrais pas au début. Ensuite oui, répondre.

Ensuite, il arrive, pour ne plus repartir. Ce pourrait être Dimitri, l'entraîneur au gymnase avec ses yeux doux, langoureux, presque tristes, qu'on a envie de le presser contre soi. Ou celui-là dans la vingtaine, la peau couleur de lait, ses rondeurs comme du bon pain, appétissantes. Ceux de mon entourage qui m'attirent. De la pure fabulation, unilatéral cet attrait que jamais je ne laisse transparaître, ravalé sous une trompeuse indifférence afin de ne pas être chaviré. La liste pourrait s'allonger, ces dernières années, de tous ceux que je croise. Cela qui n'est que chimère, une quête aberrante, un châtiment, dirait-on. Incompréhensibles, cette aspiration qui ne se réalise pas, cette pénitence du cœur, handicapé par ce jumeau inaccessible. Alors le sentiment amoureux n'arrive pas à grandir, reste puéril au fond de soi. Surviennent les mots, issus, comment dire, de ce… manque. Ils servent à le susciter celui-là, le même que vous. Et vous ne m'en voudrez pas, Yann, de vous utiliser de la sorte, reprenant un événement là où vous l'avez laissé. Vous pouvez le comprendre, au contraire. Et l'autre aussi : l'anticipé. Et ce ne serait pas là un leurre.

Me voici à quelques centaines de kilomètres de vous, de l'Île-de-France où vous êtes. J'ai fait le grand saut du retour européen, trente ans plus tard, un pèlerinage. À l'aéroport, mes sœurs, ma mère sont là chaleureuses, gaies, venues m'y conduire. Je les distingue derrière la vitre, leurs mains qui s'agitent, leur au revoir. Puis je me retourne et vois cela : un être devenu anonyme dans la foule, ne connaissant plus personne et que personne ne connaît. J'ai quitté les *miens*, ces gens qui m'aiment, mes proches, telle une malédiction sans fin, la séparation, la brisure des liens. Je les laisse derrière un mur vitré, inaccessibles maintenant, pour me retrouver, pour écrire encore. L'un ne va plus sans l'autre désormais.

Un village dans les Alpes, un hôtel au bas des cimes enneigées domine un torrent agité et sonore. Mon cadre de vie pour les prochaines semaines, avec des soins quotidiens aux thermes pour le corps, et une table pour écrire. Une aventure dont j'ignore le dénouement. Simplement être ici, ouvrir le cahier, commencer, recommencer. *Il suffit de s'y mettre*... Les travaux et les jours en cette retraite, un encadrement neuf autour de moi, un regard premier, celui à retrouver dans le texte.

Au petit déjeuner, dans la salle à manger de l'hôtel, je lis Tournier, son *Journal extime :*

> *Seigneur, fais-moi arriver un grand*
> *amour qui illumine et saccage ma vie !*

Je retiens la phrase, fascinante de la part d'un septuagénaire. Je pourrais écrire la même...

Me voici dans la réclusion, dans le déroulement de ma pensée qui se change en mots. L'éblouissant passage d'un lieu, d'un état à un autre, qui aboutit sur le papier. Ce qui était ailleurs auparavant, qui était de l'absence, je lui donne un nom, l'amène à la vie, au monde. Cela serait demeuré inconnu, n'eût été de ma présence à cette table en cet instant. La vie et le monde sont plus riches de ça qui n'y était pas, ne s'effacera plus. Un événement susceptible de rejoindre la pensée des autres, de s'y agglutiner, afin que ne cessent de croître le savoir et la connaissance.

S'introduire, par effraction parfois, au cœur de l'embrouillamini.

Ne pas réussir à chaque coup, piétiner, revenir bredouille. Ou faire fausse route, m'égarer dans des sentiers sans issue, contraint de faire marche arrière. Relire Adler, *L'Amant*, me ruer en trombe chez le libraire et me procurer le livre d'Aliette Armel, *Marguerite Duras. Les trois lieux de l'écrit*. Prendre l'avion et me retrouver à Brides-les-Bains, balcon perché sur les hauteurs, jardin suspendu au-dessus d'un gouffre. Être en danger, jouer mon va-tout parce que la vie n'a plus d'allant autrement, nulle part ailleurs qu'en cet asile. Car *les lieux de l'écrit* pour moi sont souvent dans les migrations, aux abords de la mer, sur une île, au creux de vallées profondes. Des sites grandioses qui me dépassent, renvoient à des intérieurs à débroussailler, des contrées à conquérir. Horizons sans limites ou sommets abrupts à gravir, des *paysages verticaux* (d'après le titre d'une exposition de Louise Déry, Musée du Québec, 1989). J'y installe une chaise, une table, ouvre un cahier. Le carré de sable de nouveau, à l'ombre des pivoines, les cavalcades auprès de la mère, de la sœur, ou du père désagrégé, calciné dans son urne. Et là, près du désir d'autrefois : fièvres, voltiges. Ou l'étroit couloir, les routes d'Italie à me faire arnaquer. Ou l'été de la rencontre de Jean, l'érable somptueux au milieu de la cour, le grand lit de l'attachement.

Je me vois déjà à Paris : arpenter les rues, retracer vos pas et ceux de Duras. Lever la tête – et les bras ! – vers le troisième étage de l'immeuble de la rue Saint-Benoît, entonner à m'époumoner *La Vie en rose*. Faire le pied de grue devant l'édifice, la porte vert foncé, jusqu'à user mes semelles sur les pavés. M'imprégner du quartier, de ses odeurs, me tenir debout au coin de l'Impasse des Deux Anges et lire la plaque sur la façade indiquant que le poète Léo Larguier a vécu là aussi. Et ce miracle soudain : une femme sort de la maison et j'en profite pour me faufiler dans le hall d'entrée. Je marche sur le carrelage en damier noir et blanc, parviens devant le minuscule ascenseur...

Puis prendre le train pour la côte normande, Trouville, voir l'hôtel de *l'Été 80* où vous êtes apparu et emprunter l'escalier vers la mer, nommé en son nom depuis lors.

Ensuite, direction Neauphle-le-Château. Descendre à la station Villiers-Neauphle-Pontchartrain et constater que je suis au milieu de nulle part, entre des champs et des usines regroupées en parc industriel. Décider quand même de suivre à pied les indications, traverser le village de Villiers, monter la rue de la Butte, passer devant l'Auberge des trois marches et aboutir, deux heures plus tard, à bout de souffle, à la place du Marché. M'asseoir à la terrasse du café Le Balto, déjeuner sur le pouce, apprendre de la serveuse que la rue du Docteur-Grellière est à dix minutes à peine. Tenter de trouver un taxi afin de m'y rendre en vitesse et revenir à temps à la gare. Ne pas en trouver. Devoir repartir sur-le-champ pour ne pas rater le train, sans avoir vu la maison. Croiser la boutique de l'artisan boulanger Ronde des pains, le Bazar de Neauphle Valentine et le salon de coiffure Valérie Burg. Arriver en nage sur le quai de la gare.

Aller sur « sa » tombe me recueillir, cimetière Montparnasse. Prendre le métro, ce wagon-là où un violoniste joue un air mélancolique, descendre à la station Gaîté, sentir l'air gris et froid. Découvrir la stèle blanche horizontale, d'une grande sobriété, le nom gravé dessus et ces dates : 1914-1996. Et MD sur l'avant. Être étonné que la tombe soit fleurie, huit ans plus tard, étonné d'y trouver un exemplaire des *Petits chevaux* laissé par un visiteur. Est-ce vous, Yann ? Penser que c'est inimaginable qu'elle soit là, dedans, tout près du mur de pierre qui longe la rue Quinet, à deux pas de la sortie, comme si elle allait réapparaître bientôt. Comme dans l'île vénézuélienne. Ensuite oublier, tout oublier d'elle. Nonchalamment déambuler à travers le marché public installé près du cimetière, en ce mercredi d'octobre.

C'en sera fini de l'écriture. Exit. Ne pourrai plus rien ajouter, aurai fait le tour, initié dans le *scribe escolar...*

Des rêveries m'habitent à ce moment-ci du texte. Des souhaits sans doute, des espoirs qui ne cessent de grandir dans le décompte des jours, font monter l'adrénaline avant le départ pour Paris, la chambre d'hôtel retenue dans Le Marais. Cela aura été dit : les mots qu'il fallait. Il s'agira de passer à autre chose. D'autres choses viendront nécessairement, l'admirateur de Saint-Éphrem-de-Tring ou de Pohénégamook. Il frappera à la porte, intimidé. Seront échangés des regards entendus, des complicités naissantes. Lui, avec ses yeux couleur de vent. Une histoire qui ne finira pas cette fois...

Le texte aura servi à cela, qui est phénoménal : inventer cette tournure, possible, des événements. Ils ne sont que divagations pour l'heure, élucubrations de Belle au bois dormant – diront certains – de somnambule dans l'expectative d'un prince qui provoquerait le miracle, la résurrection des limbes. Le texte basculant dans le conte de fée, le roman à l'eau de rose. Mais le texte est aussi une épître. Épistolaire. Il prend différents visages de fois en fois, emprunte aux prédécesseurs qui l'ont mené là : à ce point de non-retour où il n'y a plus d'autre choix que d'entrer dans l'aliénation, rejoindre Angot, Nothomb, ces folles à lier. Et Auster, Chamberland, Jean Yves Collette.

Enfin prendre le nom d'écrivain, même sur le tard, même si ça effraie, lourd à porter, tâche exigeante, sans demi-mesures. On appréhende de s'y engager : la solitude, le renoncement au monde. Malgré cela, consentir à ouvrir un cahier, se plier à cette discipline, monacale à vrai dire. En sortir à chaque fois hébété, euphorique et anéanti. Puis rejoindre les autres, s'acclimater peu à peu, retrouver sa place dans le rang, la norme. Aller à ce rendez-vous chez le dentiste, retourner les appels téléphoniques laissés sur le répondeur. La vie retrouve un cours dont on s'était distancié, connu, rassurant. On reprendra le flambeau plus tard. Sur la table subsiste une nature morte : une plume, un cahier, une tasse presque vide. L'entracte. Aller marcher d'un pas allègre, se dégourdir les muscles, écouter de la musique dans le baladeur, boire de l'eau de source à la fontaine thermale, emprunter une rue de Brides qu'on ne connaît pas, traverser un pont, aboutir devant un panorama époustouflant. Puis redescendre vers le cimetière à la limite du village.

Accélérer l'écrit, Yann, avant la... *traversée de Paris* (d'après le titre du film de Claude Autant-Lara, 1956). Car là-bas, je ne pourrai plus y toucher, pris dans les dévotions. La fébrilité d'arpenter des rues inconnues, traverser un pont, aboutir au cimetière parisien, des pivoines dans les mains, l'émotion à son comble. Les mots deviennent stériles, on reste interdit. On se penche, on couche le bouquet sur la terre froide, la déposition. On est venu de loin pour ce geste de poser son genou au sol, sans rien dire, pas même un murmure entre les lèvres. Que cette lumière des fleurs, irradiante, ce blanc d'où émane un parfum. Et la piété.

Reconnaître que c'est le dénouement du texte, sa résolution imminente. Le revoir dans sa tête comme on déroule le fil de sa vie avant de mourir, une fraction de seconde. Se souvenir de la mer, de l'amorce, des premiers mots de la toute première phrase :

> Je vous écris, Yann Andréa, comme vous l'avez fait à Marguerite Duras...

Songer aux heures passées, aux années, à celles qui s'écoulent, à celles qui restent. Alors qu'eux, le père, Duras, occupent l'espace de la mort infinie. Incompréhensible pour les vivants, cette dimension sans durée, sans autre lieu que ce trou qui finira bien par disparaître, et la plaque qui le surmonte. Savoir que notre tour viendra, notre nom gravé sur la pierre. Ma mère, je le devine, y pense constamment. Au temps passé, au temps qui passe. Elle continue d'être insoumise, rebelle, elle qui a donné la vie, l'a perpétuée.

Et tout comme elle, un jour, demain, me retrouver assis sous un vieux lilas, détourner la tête...

Épilogue
(en guise d'épitaphe)

La mort de ma mère, Yann, est survenue entre-temps. Les mots absolument, y recourir un jour, dans cette situation extrême entre toutes : le décès. Dire ce qui fut d'elle, et que l'écrit devienne une révérence. Cette tâche m'incombe dans la *familia.* Prendre avec moi

ces choses et les rentrer dans un cahier, car je suis le seul à pouvoir le faire. C'est autrement que mes frère et sœurs perpétueront sa mémoire, avec les enfants, les petits-enfants. Moi, c'est par l'écriture que je suis dans l'allégeance, la pérennité. Certes, je suis parmi eux, proche, fraternel. Et aimant. Mais au milieu du couloir je reste : proximité et distance. C'est avec les mots que je m'enfuis, c'est avec eux que je reviens.

J'emprunte la voie que vous avez tracée, royale assurément. Quinze ans bientôt que Duras est disparue. On voudra marquer cet anniversaire à coup sûr, partout dans le monde. De partout il en viendra qui vont s'ajouter, se greffer. Je fais partie de cette suite, longue caravane où vous êtes en tête. Vous avez mérité cette place de précéder le cortège. Je suis loin derrière à fermer la marche qui s'étire et grossit, compacte, on dirait une procession.

Le devoir des mots. Les utiliser à cette fin de faire les honneurs. Aux parents qui sont dans l'abstraction désormais, disparus du monde. Il convient de les élever, de les consacrer. Tel que vous l'avez fait avec le livre, *Cet amour-là,* le film. Dès lors continuer la vie de la mère, le moment venu, une vénération.

Second épilogue

Un dernier départ, Yann, la clé des champs, les provinces maritimes, Halifax, un hôtel. Une chambre au sixième étage de l'hôtel, une chaise, une table : la prolifération des mots aimantés, ordonnancés de l'ultime voyage pour ce texte.

Perdu dans mes pensées, je songe à l'autre qui viendra, du village de Métabetchouan ou de Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland. Déjà, je l'entrevois, nous sommes côte à côte, l'envie impérieuse, la passion gigantesque. Entre nous, la concupiscence. Maillés au plaisir, emportés par lui jusqu'au dessaisissement. L'attirance rageuse, orageuse, la peau sous les caresses inondée. La pensée défaille, inopérante. Nous perdons la raison devant ce qui s'installe à sa place, le langage des corps et sa véhémence.

Révéler cela, Yann, comme chant du cygne du texte : l'accouplement déchaîné. Terminer là-dessus, les corps désirants, enluminés. Mais éviter la crudité d'une Arcan, au goût du jour, ou le romantisme ou l'idyllique. L'œuvre de chair plutôt, en faire la divulgation, ce qu'on nommera la fornication. Ce stade de la primauté de l'instinct, au plus près de ce qu'on peut s'approcher. Dans les moindres fibres, l'énergie foudroyante se répand, explose. Sont atteints alors le ferment, l'inaugural.

Après la mère et les autres, décédés, solenniser ce vivant de la rencontre, prodigieux. Et rare. À l'aide des mots, décélérés désormais, les mots de la fin, parvenir à saisir l'inconnaissable, le mettre à nu. La nudité de l'autre exhibée, frissonnante sous les doigts, les moiteurs. Se tendent les muscles, vigoureux, se dressent comme l'acier, les veines gonflées, les reins se cabrant, les jambes écartelées, offertes.

Comment signifier ce qui est en chacun, *englouti dans l'espèce ?* Là où tous nous rejoignons la condition humaine, surhumaine quand arrivent les étreintes.

On ne peut rien discerner du dévolu projeté, de la sélection opérée : énigmatiques toujours. Pourquoi lui en particulier ? Pourquoi nous ? La préférence, le privilège. Cela, au départ, se joue au niveau des sens apparemment : les odeurs de l'autre, la façon de regarder, et celles de toucher, alluvionnaires. Cela s'inscrit plus loin pourtant, lointainement inscrit. Les emportements, les débordements de soi, impudiques. L'anatomie parcourue, géographique. Une à une les zones sensibles débusquées, les lobes, les mamelons vermeils mordillés, les protubérances charnues, les cavités abouchées. Et la lucarne enchantée, les membranes dilatées, rétractées, les muqueuses de soie, les ondulations oscillantes et fluides. Et là, Yann, le cri, comme un silence déchiré.

En aval des mots, délaisser l'écriture *blanche* à la Duras, ne plus rien garder en soi, ne plus retenir de ce qui éclate, excessif, désordonné. Faire ce travail de forage et d'exhumation des corps enhardis, l'appétition, la convoitise. Cela qui est génital, congénital. L'exploit d'y être ensemble, à deux souverainement, effrayant et considérable, de s'immoler l'un l'autre mutuellement, l'autodafé. Des gisants dans la froissure des draps, dans l'hémorragie.

Tenter de dire, Yann, le privé des alcôves, en saisir une part de délire. Ces instants d'absolue pureté, de perplexité, de flottement. Avant que ne surviennent les routines, les présomptions. On lui a parlé plus tôt au téléphone, on l'attend à l'heure convenue. Et cette impatience est débordante d'images et de récentes mémoires qui nous passent par la tête, envahissent le ventre, enchevêtrées. Celles de la dernière fois où il était là et c'était effarant, et on n'a pas cessé d'y penser, on veut que ça revienne, que s'avivent ces nitescences, recommencent ces apnées ardentes qu'on n'avait plus connues depuis longtemps. Qu'on avait oublié que de telles forces vivent en soi, tonifiantes, pareilles vigueurs.

Ce temps de l'autre idéalisé, fantasmagorique. Il n'y a de réalité que conjecturale, morcelée à vrai dire : des fragments seulement, surdimensionnés, qu'on prend pour le tout. Son départ à l'aube. Une prochaine fois les lèvres avides, les chuchotements au tympan, les souffles sur les duvets du bas-ventre tumescent. La salive s'infiltre dans les englués millénaires, rhizomes tentaculaires par-delà les mélancolies accumulées, les morsures. Êtres aspergés d'écumes où se démène le désir. Les sangs deviennent des affluents d'un Nil lointain, d'une Tamise. Êtres émigrés vers des contrées sauvages inexplorées, initiatiques, cette première fois du monde. Des anfractuosités mordorées bavent des miels argentés. Arrive la jouissance *à en perdre la vie*, écrit Duras dans *Les yeux bleus cheveux noirs*. L'autre se met à rire aux éclats comme s'il ne parvenait pas à croire qu'il recèle de telles forces vives, tonifiantes, pareilles vigueurs telles un fleuve déchaîné.

Après le geste obligé d'avoir cent fois sur le métier remis mon ouvrage, achever l'accumulation des mots afin d'accéder au Grand Œuvre collectif qui s'écrit depuis la nuit des temps. Même si personne n'en voudra de ces pages. Alors, le jeune homme espéré, de sa chambre d'étudiant, ce Cap-Chatien, ce Kamouraskois, resterait ignorant de l'attente, des espoirs fondés sur lui. Et vous, Yann, vous n'en sauriez rien d'avoir été impliqué, d'avoir été le levier, le... moteur de recherche. Non pas vous précisément, mais le mythe que vous êtes devenu, le *personnage culte* comme dit Anna Dubosc dans un entretien.

Accompagner le texte en son... repos éternel car un nouveau s'annonce, s'impose. Il y est question d'une histoire, celle d'une mère depuis qu'elle a quitté le banc sous le vieux lilas. Une histoire qui serait un *Abécédaire en forme de mère*, avec comme premier mot : *Amour*. Un mot fragile assurément, le plus fragile de tous, mais comment commencer autrement ?

Il n'y a pas de dernier livre. Dès lors, sans cesse reprendre l'opération d'agglomérer les mots, avec au-dessus de cela, l'économie de moyens requis, la pauvreté : une feuille, un crayon, une table. Un voyage parfois, un balcon.

Un été par la suite,
récit de Serge Fisette,
est d'abord paru
aux éditions Les Heures bleues,
en 2010, (ISBN : 978-2-922265-73-6).

ISBN : 978-2-89668-590-5

© Serge Fisette et Vertiges éditeur, 2018